

Montréal, 18 octobre 1922.

Mon cher ami,

M. Lauvrière veut peut-être parler de mon discours sur les motifs de mon engagement, et du discours que je fis ensuite au dîner que m'offrit le Comité France-Amérique à Paris en juin 1917. Je vous envoie à son intention ces deux opuscules. Veuillez, je vous prie, lui offrir mes salutations — car vous vous rappelez sans doute que, grâce à vous et à Morin (mais non, ce fut grâce aux Larocque et à Morin, et vous ne vous rappelez rien du tout), je passai chez eux une fort agréable soirée.

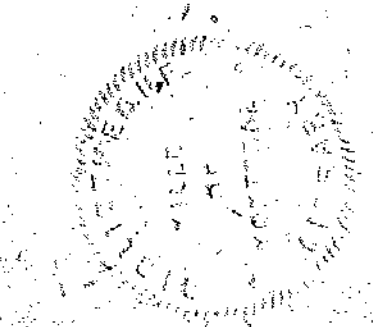
Le silence que vous gardez vis-à-vis de moi, cher ami, ne me blesse nullement. Des Canadiens qui arrivent de Paris, et auprès de qui je ne manque jamais de m'informer de vous, j'apprends que vous allez bien, que votre situation s'améliore. Ces bonnes nouvelles m'enchantent; je me dis qu'un jour ou l'autre nous pourrions encore envisager la vie sous le même angle. Votre malheur sera d'être resté romantique à une époque où jamais le monde n'eut plus besoin de réalisme, et dans tous les domaines. Mon belliqueux et pacifiste ami, quand vous vous serez bien convaincu que la guerre de 1914, les causes secondaires écartées, naquit en ligne directe du romantisme roussien et hugolien, nous serons prêts pour nous retrouver. En attendant, je ne puis que me consoler de mon mieux de la perte de votre amitié, où j'ai conscience de n'avoir été pour rien.

Mes amitiés aux L., à Morin, à Barbeau. Dites à celui-ci que j'ai passé sa carte (ou la vôtre?) à la sentimentale Madeleine.

A vous,

A M. Marcel Dugas,
aux Archives publiques du Canada,
52, rue de Richelieu,
Paris 1er (France)

Opuscules envoyés le 21 oct. 1922





ST. MAURICE PAPER COMPANY
LIMITED

BOARD OF TRADE BUILDING

MONTREAL

Cap de la Madeleine,
County Champlain, Que.

le 18 octobre 1922

Monsieur Olivier Asselin,

Cher Monsieur Asselin,

Excusez-moi d'avoir tant retardé à vous répondre. Depuis mon retour, je dois retourner chaque soir à l'usine pour y travailler. En recevant votre lettre, j'ai téléphoné au Canadien Pacifique. Je devais recevoir une réponse qui n'est pas venue. Durand, de son côté, a écrit et lui aussi attend. Nous regrettons cet incident, qui a dû vous causer des ennuis. Dès que Durand recevra une réponse vous en serez averti.

Vous me parlez à notre camp, d'un nouveau procédé de la pulpe du bois, pour le réduire en pâte. Mr. le capitaine Quedenne devait revenir d'Europe, avec les plans et devis du nouveau brevet. Je vous prie de reconnaître si vous voulez bien que communiqué de que vous connaissez de l'affaire. Voici pourquoi: On veut de trouver un procédé économique de produire de l'oxygène et de l'hydrogène par synthèse électrique. Or dans une usine papeterie, l'hydrogène s'emploierait dans les rouleaux sècheurs et l'oxygène pour la réduction des matières vicieuses du bois. Vous concevez facilement l'intérêt de ces questions pour moi.

J'espère que vous n'oublierez pas de m'adresser un exemplaire de l'invitation financière de George Ley. Vous voyez



ST. MAURICE PAPER COMPANY
LIMITED

BOARD OF TRADE BUILDING

MONTREAL

Cap de la Madeleine,
County Champlain, Que.

*Que je fais appel à votre bonne volonté, au risque
d'abus. C'est un peu votre ^{vous} faute, qui avez l'obligeance
de nous indiquer la route à suivre.*

*Tout va bien, le travail absorbant beaucoup de
notre temps. Le Castelchouette se rappelle gaiement
votre Hôte pour toujours.*

*Je vous prie d'accepter mon amical bonjour,
Serré, etc.*

1- 20
Montréal, 19 octobre 1922.

A Monsieur J.-C. Harvey,
journaliste,
à Québec.

Mon cher Harvey,

Je crois franchement que vous auriez tort de publier. Not que votre livre me paraisse contenir quoique ce soit contre la morale ou les croyances du pays, mais, comme oeuvre littéraire, il ne servirait pas votre réputation. Trop de discours, trop d'invéraisemblances, trop de mélodrame, vocabulaire trop romantique; ces défauts, capitaux à mon sens, ne compenseraient pas les seules qualités de l'oeuvre, qui sont la noblesse de l'inspiration et le mouvement. L'édition vous coûte, nettons, trois cents dollars: passez courageusement la somme à profits et pertes et reprenez-vous; avec de l'observation, de la patience, du travail et encore du travail, vous pouvez faire beaucoup, beaucoup, beaucoup mieux. Je vous assure que seule mon amitié me donne la force de vous parler aussi franchement, et que c'est avec un empressement mille fois plus grand que je vous adresserai, pour le roman que je suis convaincu que vous pouvez écrire, les félicitations de

Votre tout dévoué confrère,

E.S.— Mes amitiés à Beaudry.

Montréal (Canada), 19 octobre 1922.

Jaray, reparti pour la France, vous dira, chère amie, quel succès merveilleux a couronné sa mission. Dans un pays où, en fait d'art, on ne voit guère que des horreurs, Louis Hourticq a parlé pendant quinze jours consécutifs devant des salles de huit cents à mille personnes. Songez que depuis la fondation de Québec (1608) il ne fut jamais question d'art au Canada. Voilà bien un réveil des instincts ataviques aussi étonnant qu'il s'en trouve dans l'histoire. Sur la fin de la mission, j'ai eu le plaisir d'avoir à dîner, avec le consul de France à Montréal, Jaray et Hourticq, puis nous leur avons fait rencontrer quelques Canadiens de nos amis. Je crois que Hourticq emporte une excellente impression du pays. Quant à Jaray, il est, pour la première fois, sorti du milieu officiel où on l'avait chamberé à chacun de ses voyages antérieurs, et j'ai raison de croire qu'il n'en était pas fâché. France-Amérique, au Canada, c'est le sénateur Dandurand, mélange de Tartarin, de Hanotaux et de Mascaraud, et son fidèle Pascalon Edouard Montpetit; hors de là, nul emploi pour les sympathies françaises. Inutile de dire qu'avec mon caractère je ne marche pas derrière ce chariot galetto-mérovingien. Jaray a su par d'autres aussi pourquoi les hommes de valeur, au Canada, se désintéressent de l'œuvre France-Amérique.

Je croyais ne pas vous avoir, à l'époque, informé de ma décoration. Pardonnez-moi d'être revenu involontairement sur le sujet, comme un vulgaire m'as-tu-vu. Je n'aurai pas la rosette et pour cause: c'est que le gouvernement anglais s'oppose maintenant à la décoration de sujets britanniques par la France. (Il ne faut pas que la France se crée ou conserve trop de sympathies en pays britannique.) Mais si jamais elle me vient, je n'en tirerai pas plus vanité que du ruban, sachant que je ne l'aurai pas méritée.

Vous devez parfois me trouver bien peu "écrivain", comme on dit chez nos paysans. Entré en septembre 1919 au service d'une banque d'affaires comme publiciste, je joue depuis dans cette institution un rôle et remplis des fonctions qui me laissent à peine le temps de manger, de dormir. Nous nous sommes assigné pour but d'émanciper le Canada français au point de vue économique, et si la Providence nous favorise quelque peu, nous y parviendrons; déjà les résultats sont extraordinaires. J'ai apporté à l'entreprise un idéalisme pratique qui est, paraît-il, marchandise rare en notre pays, une grande activité, une connaissance peu ordinaire de l'anglais et de la race anglaise, et des autres données du problème à résoudre. Mais combien de travail! Si vous veniez en tournée de conférences au Canada, chère amie, j'aurais juste le temps de visiter avec vous les tours de Notre-Dame en compagnie de M. Lefebvre-Pontalis (Était-ce bien lui?) Je songe souvent aux heures agréables que j'ai passées en votre intelligente et indulgente compagnie. Mais c'est moi surtout qui vous envoie la Ville de Montréal

Las! nous nous vieillissons...

J'ai suivi avec un intérêt bien naturel les entreprises de journalisme de M. Laudet. J'imagine que la crise du papier et autres circonstances nées de la guerre ne lui ont pas créé de petits embarras. Vous le saluerez bien amicalement de ma part. Je souhaite que son voyage en Rhénanie soit fructueux pour la France.

Ainsi, les de Schompré sont revenus du Brésil? J'ai toujours cru que si belle dame ne finirait pas ses jours à Sao Paulo; on aime trop le monde. Et que vont-ils faire à Sofia? Un poste diplomatique, sans doute. Hâtez-vous de me fixer sur ce point, que je puisse au plus tôt adresser mes compliments à des gens qui furent charmants pour moi. Pour vous, chère amie, recevez l'assurance de mon respectueux et affectueux souvenir.

90, rue S.-Jacques.

A Madame Ad. F. Laudet,
2, rue de Gribeauval, 7^e arr^t,
Paris (France)

Montréal, 21 octobre 1922.

M. Hervé Jetté,
St. Maurice Paper Company,
Cap-de-la-Madeleine (Q.).

Mon cher Jetté,

Quederus, revenu depuis peu au Canada, me dit qu'il ne sera pas prêt avant quelques semaines à traiter pour la concession de son procédé. Je crois comprendre que l'inventeur désire prendre préalablement certaines mesures de protection au Canada. Je lui communique le passage de votre lettre qui le concerne, avec prière de communiquer avec vous s'il le croit opportun pour le moment.

J'ai reçu il y a deux jours ma dernière commande d'Initiations financières. Les ordres antérieurs au vôtre une fois remplis, il ne me restera qu'un exemplaire. Je l'envoie à Durand; si, après l'avoir feuilleté, vous croyez l'ouvrage assez intéressant pour vouloir le posséder en propre, je serai heureux de tenir compte de votre désir dans une nouvelle commande.

Si je me rappelle bien, je vous avais promis, ainsi qu'à Durand, de vous communiquer le petit programme d'étude que je traçais il y a quelque temps à un jeune québécois de mes amis. Ce ~~petit~~ travail fut rédigé hâtivement; il renferme une foule de lacunes que je désirerais combler. Je serais heureux de recevoir vos suggestions à ce sujet pour étendre les cadres du travail à ceux d'un article de revue ou d'une conférence.

Offrez, je vous prie, mes respectueuses amitiés à Madame Jetté et recevez pour vous tous la plus cordiale pensée de

Votre tout dévoué serviteur,

(Attachée à l'original de la lettre une copie de la lettre Lavoie, avocat, 9 août 1922)

OA/FL



LE TARTÉ & LAVCIE
~~CHARLES M. LE TARTÉ~~

AVOCAT

52, RUE ST-JOSEPH

QUEBEC

Mardi, le 25 octobre 1922.

A Monsieur Olivar Asselin,
 90, rue Saint-Jacques,
 Montréal.

Cher et patient Ami,

Ce qualificatif que je vous décerne est bien celui que vous méritez depuis longtemps déjà, et que vous mériterez encore davantage lorsque vous recevrez cette enveloppe qui n'aura d'"épaisse", je l'espère, que son contenant, non son contenu!

Alors que j'étais en "grande conversation," dimanche dernier, avec "mon ami Jean," je lui écrivais en outre, ceci:

" J'ai écrit au Père Lamarche, le bon ami de ton papa, pour lui demander la faveur de m'envoyer des notes ou un résumé de son Cours de Philosophie. Je lui ai dit, à ce professeur si distingué, ce que je pensais, après avoir réfléchi à ce que ton papa m'avait dit, déjà, à ce sujet, de l'avenir intellectuel de mon pays." Puis j'ajoutais: "Si ton papa n'était pas si occupé au bureau, et si fatigué lorsqu'il revient, le soir, souper avec son Jean, je lui enverrais la copie de ma lettre, de même que quelques textes de consultations légales que j'ai dû écrire à de bons "habitants." Je serais heureux de lui soumettre ainsi ma première prose légale et de lui demander de la critiquer sans me ménager. Car s'il est vrai de dire, mon cher Jean, que "la critique est aisée, et l'art difficile," il n'est pas moins nécessaire de nous rappeler qu'il n'y a pas d'art, qu'il n'y a pas science sans critique sérieuse, sans examen minutieux de la forme et de l'étendue de nos efforts vers le bien penser, le bien dire et le bien agir. Je suis très fier - ajoutai-je - de l'amitié si bienveillante que ton papa veut bien me porter. Je sais qu'il est heureux de le faire dans mon intérêt, parce qu'il sait combien je t'aime et je t'estime, et qu'il réalise que me donner des conseils c'est, au fond, t'en donner à toi même. Tu lui diras ce secret, quand tu en auras l'occasion."

CHARLES M. LETARTE

AVOCAT

52, RUE ST-JOSEPH

QUEBEC

Je ne sais pas si l'occasion s'est présentée...! En proie à une espèce de remords de conscience, voilà que je me mets à penser que j'aurais peut-être tort de demeurer plus longtemps dans la crainte, la crainte et l'amitié n'étant pas chose compatibles, pas plus que le reproche ou l'impatience, d'autre part...!

Je trouverais bien intéressant, croyez-moi, de pouvoir aller, chaque dimanche, faire le tour du chemin Sainte-Catherine et de la côte des Neiges avec vous et "Maître Jean". Même à cette saison de l'année, je verrais de belles choses, tant avec les yeux de l'esprit qu'avec ceux, -non moins insatiables, -du corps du vrai canadien, que je suis, et qui aime tant le grand air.

Depuis que vous avez bien voulu me permettre de fraterniser vraiment avec Jean, votre "fils aîné", vous avez consenti à augmenter vos "paternelles" responsabilités. Je n'ai pas oublié, je vous assure, les heureuses précisions que, sans vous lasser, vous apportées à mes nombreuses demandes. ¹⁰⁰³ Je me suis même demandé si je n'avais pas abusé. Mais les scrupules, en amitié, sont choses aussi nuisibles que détestables. Et j'eus tôt fait de me rassurer en me disant qu'au fond, vous aviez été un aimable complice.

Je vous envoie donc, sans rien dire de plus, la copie, -d'une très mauvaise apparence, que j'ai faite, pour garder dans mes cartons de jeunesse, -de ma lettre d'il y a quelques jours, à votre excellent ami de Saint-Hyacinthe. J'espère que vous ne me reprochez pas de m'être servi de votre nom pour me présenter à ce bon et savant Père. Dites-moi seulement, sans me reprocher mon audace, si j'ai profité de vos entretiens. Il pourrait bien arriver que vous "trouvassiez" ma lettre un peu longue...et que vous me "rappeleassiez" le conseil de Billeau aux gens trop verbeux. Je plaide coupable immédiatement, afin que, juge bienveillant quoique juste, vous soyez porté, en voyant mon repentir, à diminuer le montant de la pénalité littéraire, si ce terme ne vous paraît pas trop prétentieux de ma part!

Quant aux consultations légales, je "n'ose" pas encore! J'ai trop peur de vous ennuyer tout en vous faisant rire peut-être. Je préfère - pensant que ça me sera sans doute aussi utile - vous soumettre le texte, rédigé, je dois vous le dire, à bâtons rompus, d'un essai d'artiste sur les monuments de Québec. C'est l'abbé Maurault qui, en ceci, est le grand coupable! En attendant que vous ayez l'occasion de lui prouver qu'il n'aurait pas dû tant insister pour me le faire badigeonner, cet article, vous profiterez d'un moment d'insomnie - je ne vous en souhaite pas cependant - pour essayer de vous endormir en lisant ma "jeune" prose. Heureusement que ce n'est pas des vers! Car, alors, vous pousseriez des hurlements d'indignation.

CHARLES M. LETARTE

AVOCAT

52, RUE ST-JOSEPH

QUEBEC

Je n'ai pas eu le front ou le toupet de m'imaginer que l'on m'avait demandé de faire de la critique d'art, ni d'édifier un monument avec mes quatorze ou quinze monuments, ou "statues" ! A supposer, du reste, que j'eus pu essayer de tenter l'aventure, je crois que j'aurais été obligé de faire une œuvre de démolition, du moins dans plusieurs cas. Les quelques notes au crayon rouge, d'un rouge de terreur révolutionnaire, vous sont spécialement destinées. Vous comprendrez que j'ai dû faire quelques mensonges officiels. A certains moments, pour ne pas trop engager ma conscience, j'ai préféré laisser la parole à d'autres... C'est un truc d'avocat que vous ne blâmez pas trop, j'imagine. Ce qui m'afflige vraiment, ce serait de mériter le reproche que vous me formulez, en mai dernier, au sujet de la prose, allouardi de trop de citations, de notre "honorabile" Secrétaire-Provincial! "Indigence de pensée", disiez-vous, "pauvreté de fond", etc. Censurez-moi ce pendant; mais gardez votre malin sourire, votre savoureux esprit "matin", afin que je ne perde pas courage dès les premières lignes du document ou, si vous préférez, du "monument", que sera votre réponse de "censor deputatus".

Ce que j'ai le plus hâte de savoir, c'est de voir si vous allez m'approuver et confirmer mon opinion qui, je vous le déclare, est solidement ancrée dans mon esprit, au sujet de l'infériorité notoire, de la non existence, à vrai dire, de la culture philosophique chez nos jeunes gens d'aujourd'hui. Vous ne sauriez croire combien souvent j'ai constaté la chose, à l'Université, puis au Jeune Barreau. J'entendais encore dernièrement deux jeunes avocats, par ailleurs bien doués, qui se demandaient à quoi a bien pu leur servir les cours de Droit public de l'Eglise qu'ils ont suivis durant leur stage universitaire. Un autre ne savait pas même ce que c'est que le Droit naturel. Imaginez quelle connaissance sérieuse du Code civil et quelle hauteur ou ampleur de vues doivent apporter à la pratique de leur profession, des cerveaux aussi bien "meublés"! Si vous aviez entendu les beaux commentaires que l'on faisait, l'autre matin, au sujet de la décision du Juge Bruneau, de Montréal, dans l'affaire de l'interdiction de ce pauvre abbé Delorme! Réellement les jeunes intelligences - pas toutes, heureusement, mais un trop grand nombre - sont bien malades. Elles souffrent d'une anémie à tout le moins dangereuse pour l'avenir de notre cher pays. L'intelligence moderne "si brillante et si pénétrente qu'elle puisse être, écrivait récemment M. Jacques Martain, ~~un des~~ meilleurs amis..." - est encombrée d'obstacles qui lui font perdre de sa vigueur naturelle; elle est beaucoup plus malade et plus languissante en réalité que ne l'imaginent certains philosophes ~~KARL MARX~~ qui ignorent, grâce à Dieu, le puits de la plus profonde amertume." (Article sur "Sinet Psichari", paru dans la "Revue Universelle" et dont la lecture, je vous le confie, m'a fait réfléchir.) Oui, vraiment, notre bon Père Lamarche avait raison d'écrire, il y a quinze jours, que "la métaphysique est un besoin de l'heure."

Comme
M. Letarte
Ouvrier

CHARLES M. LETARTE

AVOCAT

52, RUE ST-JOSEPH

QUEBEC

Dites-moi, je vous prie, cher Ami, le fond de votre pensée, que je sais très éclairée, sur ce sujet. Et je ne regretterai pas, je vous le confie filialement, vous le père de mon jeune ami Jean, que je ne songerai plus à m'excuser de vous avoir écrit ces lignes et soumis ces réflexions que je tiens à faire confirmer, ou infirmer si toutefois je me trompais ou exagérais, par un esprit sûr; d'autant plus sûr, que vous me l'avez confié, à votre tour, en août dernier, vous avez ~~XXX~~ l'expérience vécue du "puits de la plus profonde amertume".

Je vous aurai exprimé, cher Père que vous êtes, toute ma droiture d'intention et toute ma gratitude, lorsque je vous aurai demandé de bien vouloir continuer toujours à me distribuer la grande lumière où votre esprit baigne maintenant. Avec vous, et pour mon humble part, je m'efforcerai d'en saturer, l'heure venue, le bel'esprit et le bon coeur de notre Jean.

Agréez, je vous prie, mon meilleur souvenir et l'expression de mon respectueux attachement.

Comme Jean, lorsqu'il m'écrit de belles lettres, je suis heureux de me dire,

Votre jeune ami,

Paul Lavoie

*Copie de lettre au R. P. Lemaire
Retournée à M. Paul Lavoie le 31 mai 1923*

1-200
Montréal, 31 octobre 1922.

M. Louis Dantin,
97, rue Walden,
Cambridge, Mass.

Cher ami,

Avez-vous lu le paon d'émail de Paul Morin? Je vous envoie un nouveau recueil du même auteur: Poèmes de cendre et d'or. Je suis sûr que vous ne le lirez pas sans plaisir, malgré les pastiches, malheureusement trop nombreux.

Pour parler affaires: avez-vous touché au dernier semestre vos coupons de Saint-Bernardin? On me dit que cette commission scolaire fait maintenant régulièrement le service de sa dette. Je vous ai dit, n'est-ce pas, que son ressort comprenait, avec une banlieue du nord-est, un des quartiers de la ville de Montréal.

Je suis de plus en plus absorbé (pour combien de temps, Dieu le sait) par les affaires de la maison. Je n'attends qu'une heure de loisir pour vous écrire longuement comme naguère. En attendant, recevez l'assurance de ma bonne santé.

Cordialement à vous,

90, rue S.-Jacques

Poèmes de cendre et d'or envoyé le 31 octobre 1922.

Cambridge, 11 Novembre
11-204

Cher Ami :

Comme je vous suis reconnaissant
de m'avoir envoyé les "Poèmes" de Paul
Morin, ! Je les trouve d'une inspiration
brillante et d'une très grande habileté -
ce n'est certes pas l'œuvre d'un apprenti-
is-rimes. Ils sont vivants, ils sont inté-
ressants et curieux - Ils ont la charme des
mètres subtils et la surprise des images,
nouvelles. Leur langue est en même temps
audacieuse et pure - on sent toute l'im-
pétuosité du professeur, derrière la fantaisie
du rêveur - et le caprice y est très dis-
cret et très logique. La mentalité de
Paul Morin, comme celle de René Chopin,
est d'ailleurs tellement française qu'on
hésite presque à les classer parmi nos
poètes du ciel, et j'avoue que si tous
leur ressemblaient, cela me ferait presque
douter avec vous de l'existence d'une
"littérature canadienne" - La grande

la même que, comme vous, je trouve en
ces vers, c'est leur manque d'expressivité
personnelle, c'est leur défaut d'unité
dans la forme et la couleur. On sent
l'auteur, qui a trop lu et qui a dispersé
sa propre personnalité dans des réminis-
cences sans nombre. Il y a bien dans
ce livre, cinq ou six styles, complètement
différents qui le côtoient d'un pôle à
l'autre et qu'on dirait l'effet d'une
collaboration plutôt que le jet d'une
seule plume. Il y a des pièces purement
classiques qui nous ramènent à André
Chénier et à Lamartine, - d'autres
souvent ~~par~~ les clochettes de
Baudelaire et de Théophile Gautier -
Et y a des sonnets bucoliques du
parnassisme le plus pur, - des tours
de force de style et de vocabulaire
qui ressemblent à Pasternak, - puis diverses
variétés de vers libres, depuis celui d'Henri
de Régnier jusqu'à celui de Paul Fort.

Chaque pièce garde bien son caractère
dans un style ou dans l'autre : mais
où est l'unité totale ? - l'unité qui vient
de la force et de la concentration autour
de soi-même - qui ne permet à aucune
influence de ~~l'extérieur~~ d'être et d'in-
fluencer, qui crée à l'écrivain un ego défini
et incommunicable ? - Ce document Paul
Morian, est-il à l'aise dans tous les styles
qu'il néglige, presque d'un avoir, ni à
lui - et son œuvre possède à la fois la
maîtrise et la faiblesse de ressembler à
une Anthologie ~~mais~~ que importe, après
tout, s'il endosse seulement l'habit de
ses divers personnages et ne leur sacrifie
nullement son âme ? Et au fond c'est
cela tout à fait, et c'est ce qui sauve
l'œuvre et la garde ~~de~~ tout, origi-
nale. Ce qu'il chante, c'est bien sa
pensée, sa fantaisie, l'impression du
monde sur ses yeux, et ~~celle~~ ~~de~~ ~~son~~ ~~âme~~ même
lorsqu'il en fait des malheureux à
droite et à gauche. Et puis, un ~~changement~~

on trouverait bien telle chanson intimes,
dont la musique comme les paroles sont
exclusivement de lui - En somme, ce
qu'écrivit Paul Morin, n'est ce pas
Agassi fini que ce produisent les mises,
Regardes des poésies de Morin en cette
période d'après-guerre? - C'est bien
assez, je pense, pour l'accueil de
bonne grâce et ne pas lui chercher des
Merci, meots une fois, de me l'avoir
envoyé ce volume, que je vous rendrai
fidèlement quand je l'aurai revu
un peu plus à l'aise.

Merci aussi de vous être intéressée
à ces coupons "St. Bernard" - Je m. les
avais pas encore touchés, et puis que
vous obligement en y invite, je vais les
insérer li-inches et vous demander le
service de vouloir bien les transmettre
à votre caissier - Je suis heurieux d'app.
pauvre que ces valeurs sont maintenant
en règle. Mais, le sont-elles au point
d'être remboursés, quant au capital, à

leur date de maturité! En ce cas je
dissais vous transmettre les actions elle,
même avec ces coupons, car, elles font
la date d'échéance du 1^{er} Novembre
1922. - Veuillez donc me donner encore
quelque renseignements là-dessus et,
au besoin, me indiquer la procédure à
suivre pour le recouvrement des \$ 300
que représentent ces obligations - Vous
voulez aussi compléter l'acte de cession
original qui vous intéressa à cette
transaction et grossi d'un item ma
dette d'amitié, déjà passablement
lourde.

Vous vous plaignez d'être, de plus en
plus, noyé dans la finance, et je remarque
que Paul Morin, lui aussi, se plaint d'être
attelé au char de Ploutos... Allez, nous
soumes tous noyés dans quelque chose
ou livrés à quelque boulet; - et il en est
même que le boulet aide à se mieux
noyer - Mais on surnage, quand même
tant bien que mal, n'est-ce pas, et il
en est même qui en aient flattés de traîner
comme vous des boulets vob,

troué, à moi, c'est la solitude, faite
de la divergence de mon âme avec toutes
celles qui, j'aborisime, splendeur isolation,
comme celle de l'empire britannique -
avec, en plus, la faiblesse et la défectu-
sité d'ailleurs un isolement que j'ai
troué toute ma vie et qui a des long-
temps cessé de me surprendre - j'avais
au moment que la Revue Médicale
me mettait en communication avec
mes semblables, mais c'est un moi
tout artificiel qui se a extérieurement
momentanément, une simple robe
de moi-même, folie et terreur pour
l'exportation - Vous pensez bien que je
ne pourrais rien tirer de mes vaines pensées,
de mes théories intimes, de mes moeurs
hérétiques, à cette audience, faite sur-
mesure pour Guy de Chantepelaine... cela
m'a fait un peu de bien quand même,
dans la mesure où je m'ai vu copier
sous mes costumes et de guisements.
Mais cela même est du passé, et
j'ai perdu jusqu'à l'innocente illusion
de mes bavardages... Il n'y a qu'avec

vous, vraiment, que j'ose me livrer un
peu, et c'est pourquoi je suis toujours
très heureux de recevoir vos lettres...

Adieu, mais votre cordialement
de vous,

Louis Dantin

Paris, le 5 novembre 1922.

11-205

mon cher ami,

Vous vous êtes mis sur le sens de ce que
je vous ai écrit. Cela est dû, sans doute, à
mon obcurrence habituelle. Je faisais allusion
à des gens qui sont au-delà de vos vues. Car
l'opinion de mon désarrois plus que de moi-même
vous m'avez tenu un médecin secourable
ce dont je vous remercie encore.

Après je n'aurais jamais le ridicule
de déclarer à un homme comme vous
que j'ai plus d'amitié pour lui. Cela
n'aurait aucune importance.

- je ne parle jamais de la guerre. Mes idées
à sujet. Elles sont modérées; elles sont de
venues pires. Il n'y a pas de profits, de justice
de vérité, mais des fragments et pas pour tout
le monde. Le système de l'avenir est essentielle-
ment injuste. La guerre de toujours vient de
l'économique, de la volonté de puissance qui
existe chez tous les peuples, de l'instinct carnal,
de la haine universelle.

Je vous avais écrit une longue lettre sur
des idées, mes théories, mais je trouve
cela inutile.

Vous avez fait la guerre. C'était notre

affaire. Je ne l'ai pas faite, et j'en suis
fière pas. Voilà tout.

Vous vous flattez d'être réaliste et par-
simplifiez une chose horriblement réelle

vous tombez dans l'idéologie: Guerre 1914 =
Rousseau et Hugo. ~~Article~~ Article du credo marxiste

rien etc, etc, etc. Rousseau a eu la bonté de

me dire: erreur! Hugo aux Etats-Unis d'erreur:
autre erreur! D'accord, mais la guerre de 1914

ne vient pas d'eux. C'est une plaisanterie.

De la guerre de l'antiquité, du moyen âge, de la
Renaissance, du dix-septième siècle? Les

avait pas encore de Rousseau et de Maffei, et
la fille se souvint. Il faut aller plus loin, mais
maintenant que vous avez compris la gloire, est-ce que
les feux du couchant ne vous pressent pas de vous
avancer vers cette vérité, impitoyable et dure maître,
Mais elle ne trompe pas.

C'est parce que nous mourrons un jour que toute opinion,
tout élan, toute idée ne doit pas prendre trop d'importance.
A cause de cela, de la précarité de notre
vie, je vous tends cordialement la main. Quelle
meilleure que celle de cet horizon qui aura été à la fin
d'oublier si avare de bonheur et de justice!
Oubliez ce que j'écris là et n'en parlez plus jamais.
Honneur à son destin. Cordialement (M.D.)

LE BULLETIN DE LA FERME

REVUE HEBDOMADAIRE CONSACRÉE AUX INTÉRÊTS DE L'AGRICULTURE
A WEEKLY PUBLICATION DEVOTED TO AGRICULTURAL INTERESTS

CASIER POSTAL } 129
P. O. BOX }

QUEBEC, 8 novembre 1922

M. Olivar Asselin,
Montréal.

Mon cher.....Inspirateur et directeur "inbartibus infidelium" .

Mon gérant immédiat, beaucoup moins bête qu'il n'en a l'air-et que je viens de mettre au courant du projet me dit: "Envoyez fort, b....." Cela au sujet de la publication de la série que vous savez.

Le gérant, financier par tempérament et par habitude, me dit: "La Maison Versailles, Vidricaires & Boulais est en train de tout révolutionner à la campagne; elle apprend aux gens comment faire profiter leur argent, leurs épargnes."

Quand vous viendrez à Québec, donnez-vous la peine de rencontrer mon gérant, Frs. Fleury, c'est un beau type de "Canayen", comme nous n'en avons pas assez.

Il me dit: "Est-ce que Monsieur Asselin ne pourrait pas nous fournir quelques ~~articles~~ traitant de l'épargne chez les cultivateurs."

Hors d'oeuvre: J'ai oublié de vous mentionner, l'autre jour, l'une des puissantes ressources de notre littérature agricole: je veux dire un puissant lieu commun. C'est le "Mal de cornes"; un mal imaginaire que le docteur J.A. Couture, dans son traité de "L'Elevage des bestiaux", a tourné en ridicule; cette maladie ferait meilleure figure, pour les gens scrupuleux, que le "vertigo".

Vous voyez, cher maître, que je pense à vous et, surtout, que je compte sur vous.

J. M. Liguori

11-325
Cambridge, 7 Novembre

Cher Ami :

Je vous envoie, comme vous m'y invitez,
les trois obligations Saint Bernardin, et d'ailleurs
vous remercie cordialement de l'envoi de traces que
vous occasionnez ce service. - Tout est bien fini
fini bien, mais je ne puis oublier que vous êtes votre
maison, avec qui j'ai très généreusement en passant le
risque de toute cette affaire, au moment où elle
pénétrait violemment, et je ne suis plus du tout
aussi sûr qu'avant que les banques n'aient pas d'âme.
Suivez-vous la politique américaine ? Le parti
républicain, vient de subir aux élections une dégrin-
golade, atroce et bien méritée. Il est impossible,
au nos temps, d'essayer de gouverner un peuple avec
la maxime du "laissez-faire, laissez aller". Harding
est resté dans l'Olympe, tandis que toutes les classes
sociales s'agitent et se brouillaient au bas. C'était
digne, mais nul, et il n'est rien qui se pardonne,
moins que la nullité.

J'espère que vous trouvez le loisir de m'écrire
plus longuement un de ces jours -
Votre bien cordialement dévoué

Luqine Leves

11-508
Montréal, 9 novembre 1922.

R. F. M. Liguori,
au Bulletin de la Ferme,
Québec.

Mon cher Directeur,

Je n'ai pas continué ma série d'articles parce que j'avais l'impression qu'elle vous embarrassait. Je ne demande qu'à la continuer, et c'est ce que je ferai d'ici à quelques jours. Je verrai si je ne puis pas vous envoyer après cela une série d'articles sur l'épargne. Il y aurait là à faire quelque chose de très intéressant et de très utile.

Cordialement à vous,

OA/FL

Montréal, 9 novembre 1922.

M. Eugène Seers,
97, Walden Street,
Cambridge (Mass.).

Cher ami,

La Commission scolaire de S.-Bernardin paie en ce moment ses coupons. La banque nous informe que le capital des obligations sera remboursé dans quelques jours, à même le produit d'un nouvel emprunt que la Commission négocie en ce moment. Si vous voulez bien m'envoyer votre titre, nous serons probablement en état de vous le payer en même temps que vos coupons.

Croyez, cher ami, aux meilleurs sentiments de
Votre tout dévoué serviteur,

CA/FL

Le 12 nov. 1922

11-310

M. Olivier Asselin,

1175 Villeray,
Montréal

Mon cher Asselin,

Vous serez peut-être un peu surpris de savoir que, contrairement à vos conseils, j'ai pu me décider à mettre mon roman en librairie. Après avoir consulté beaucoup de monde et après avoir réfléchi, j'en suis venu à la conclusion que Marcel Faure ne nuirait pas tant que vous le pensez à ma réputation.

Sans doute, mon œuvre est imparfaite; mais, avec ses gros défauts, elle est encore plus parfaite et plus intéressante que l'un des romans sans défauts. Depuis trois mois que je lutte contre l'esprit de chapelle, j'ai sondé le terrain dans tous les milieux, j'ai fait adresse à toutes les mentalités, j'ai fait porter, sur Marcel Faure, les jugements les plus objectifs et les plus francs. J'ai constaté qu'il y a unanimité sur le réel mérite littéraire et sur l'incuestionnable originalité de mon livre. Je ne crois pas m'abuser en croyant fermement qu'il est mieux fait que les romans publiés jusqu'à ce jour par des Canadiens français.

Vous avez trouvé des inexactitudes dans mon livre. Êtes-vous bien sûr?

Edmond About dit aussi, à la fin d'un de ses livres: "Athenien, mon bel ami, les histoires les plus vraies ne sont pas celles qui sont arrivées." Ce n'est pas de l. Histoire, que j'ai voulu faire: c'est du roman; j'y ai créé à dessein des situations purement hypothétique, peut-être un peu trop extraordinaires, mais excellentement imaginables. Tout ce qui est du domaine du possible est aussi du domaine du roman. Il n'y a pas de règles fixes pour ces sortes d'œuvres, qui sont capricieuses à l'extrême. La meilleure d'entre elles sera toujours celle qui sera le plus dominée par le sens de l'art et de la beauté et qui, à la lecture, présentera le plus d'intérêt.

Au reste, cher monsieur Césaire, j'aurais été désoyé de publier un livre dont M. tout le monde aurait dit: ~~scandaleux~~ "C'est bien!" De Marcel Proust, on dira toutes sortes de choses. Les uns crieront un scandale, les autres le trouveront "épatant", les autres, se souvenant, les autres, calomniateur, que sais-je encore? ... Un ignorant a été jusqu'à dire que j'étais un pornographe de talent. Il ignorait la signification de ce mot.

(3)

Vous dites que je pourrai faire beaucoup
mieux. J'en accepte l'augure avec plaisir.
En effet, je vais me mettre à l'œuvre immé-
diatement, et, cette fois, j'ai bon espoir d'avoir
votre approbation, car j'y tiens. J'ai une
votre franchise, croyez-moi. Les amis
sincères sont très rares, et je ne saurais mettre
en doute votre sincérité.

Si je ne tenais pas de votre amitié, cher
Asselin, je ne vous enverrais pas ces
longues explications. Votre lettre avait
ébranlé ma décision. Ce n'est que sur
les instances de l'abbé Gaville Roy
que je me suis résolu. Inutile de
vous dire, aussi, que j'ai réussi à convain-
cre M. Aurélien Sagou et que son position
n'est nullement en danger.

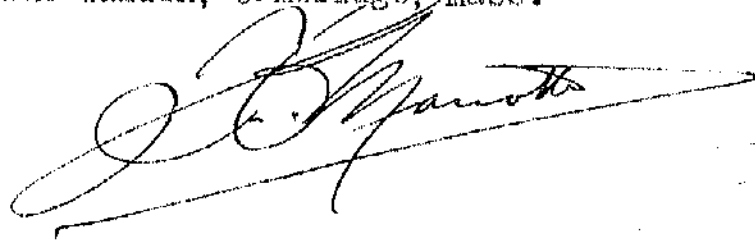
Ecrivez-moi. J'ai bête de vous lire.
Dites-moi que vous me pardonnez mon
péché, et que, si vous croyez que j'ai du
talent, vous m'aideriez à tirer le meilleur
parti possible de Marcel Faure

Votre ami,

Jean-Charles Harvey,
8, rue Collin,
à Québec

11-311
Montréal, 13 novembre 1922.

Reçu de M. Olivar Asselin, avec ~~les~~ coupons respectifs
pour le dernier semestre, les obligations A007, A100 et A101 de
la Commission scolaire de S.-Bernardin de \$100 chacune, pour être
payées à Eugène Seers, 97, rue Walden, Cambridge, Mass.



Montréal, 13 novembre 1922.

M. Eugène Seers,
97, Walden Street,
Cambridge (Mass.)

Mon cher ami,

Le nouvel emprunt de S.-Bernardin a été effectué ces jours derniers, mais j'apprends que la Commission scolaire ne touchera ses fonds que cette semaine. Nous vous ferons tenir aussitôt le prix de vos obligations, capital et intérêt.

Je suis en effet, quoique plutôt distraitement, la politique américaine. J'y porterais plus d'^{attention} ~~intérêt~~, si ce peuple n'était à mes yeux (pardonnez-m'en l'aveu) un des moins intéressants du monde. Je vous envoie à ce propos un article que vous lirez peut-être avec un certain intérêt. Je l'ai écrit bien à la hâte, pour le seul plaisir de dire au plus grand nombre possible certaines choses que j'avais sur le cœur depuis longtemps. Au reste, je ne suis pas très fier d'être publié à la Presse.

Cordialement à vous,

OA/CR

Annexe

Montréal, 14 novembre 1922.

M. Jean-Charles Harvey,
5, rue Collins,
Québec.

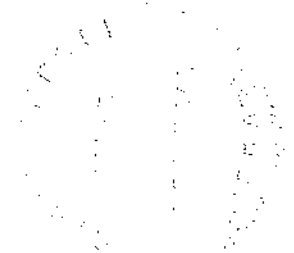
Mon cher Harvey,

Je ne pourrai malheureusement rien faire pour aider à la vente de votre livre. La critique est un métier trop difficile pour qu'on le pratique à la légère. De plus, je persiste à croire, malgré l'avis de M. Camille Roy, que vous faites une erreur en publiant. Rappelez-vous que M. Roy a présenté Hector Bernier au public comme un romancier d'avenir. À mon avis, on a toujours tort de commencer sa carrière littéraire par la publication d'ouvrages qu'on reconnaît soi-même comme imparfaits. Ce n'est jamais sans tristesse que je relis, à quinze ans de distance, le Nationaliste.

Croyez, cher Monsieur Harvey, à la sincère amitié
de

Votre tout dévoué serviteur,

OA/FL



Montreal
~~Montreal~~ 14 novembre 1922.

M. Jasseron,
Ambassadeur de France,
Washington (E.U.)

Monsieur l'Ambassadeur,

Le 8 avril dernier j'avais l'honneur de vous demander le texte de la déclaration rectificative que vous aviez faite à la conférence de Washington au sujet de l'article du capitaine Castex. Le 12 avril vous aviez l'obligeance de me faire entrevoir l'envoi prochain de votre texte. N'ayant encore rien reçu, j'incline à croire qu'on a oublié ma demande. L'article ci-inclus, publié dans le journal le plus répandu du Canada, vous fera voir, Monsieur l'Ambassadeur, quel usage je pourrais faire de votre rectification. En l'absence du texte français, je serais forcé de me servir de la traduction anglaise que publia à l'époque le Boston Transcript, et dont la fidélité est peut-être sujette à caution.

Dans l'espérance que vous voudrez bien vous rendre à ma demande, je me soustris, Monsieur l'Ambassadeur, avec tout le respect dû à votre personne,

Votre très humble serviteur,

~~ROBEVAT ASSERIE~~

01/CR

~~Chez Versailles,~~
~~96, rue St-Jacques~~



Montréal, 18 novembre 1922.

M. Léopold Leau,
Professeur à l'Université de Nancy.

Cher ami,

Je n'ai pas oublié le désir que vous^m avez exprimé d'avoir les rapports du recensement concernant le partage de la population du Canada par nationalité. Voici la dernière réponse que je reçois du sous-directeur du service. Je ne manquerai pas de vous envoyer ces rapports sitôt reçus.

Cordialement à vous,

90, rue S.-Jacques.

OA/FL



BUREAU FEDERAL DE LA STATISTIQUE

EHS/AV

Ottawa, 16 nov. 1922.

Adressez toutes
communications à
R. H. Coats,
Staticien du Dominion
Ottawa.

Cher Monsieur Asselin,

Au sujet des statistiques de la population
par origines, d'après le recensement de 1921, je dois vous dire que
la compilation n'en est pas encore complètement terminée. L'officier
en charge de cette compilation me dit que le travail sera terminé
sous peu, et nous vous ferons parvenir alors les renseignements voulus.

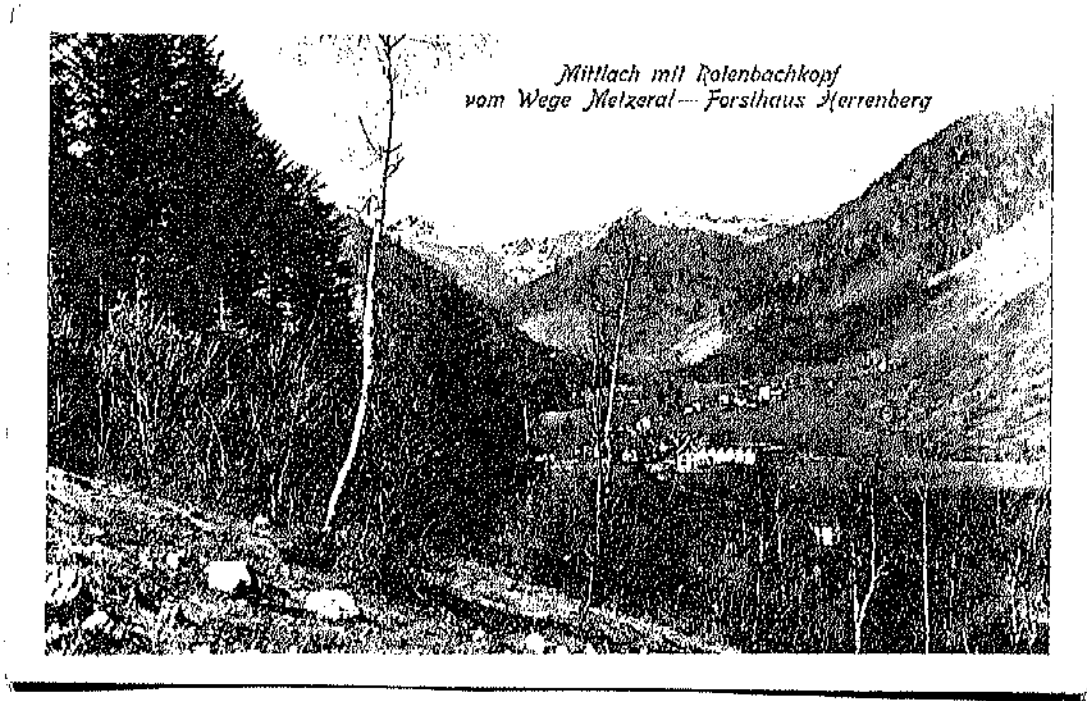
Bien sincèrement à vous,

(Signé) E. H. St-Denis

Sous-Statisticien du Dominion

Monsieur Olivar Asselin,
Directeur de la Publicité,
Versailles-Vidricaire-Boulais (Ltée),
Banquiers,
Montréal, P.Q.





*Mittlach mit Rotenbachkopf
vom Wege Melzeral—Forsthaus Herrenberg*

Montréal, le 19 nov. 1922

Bart (vous n'avez pas compris dans le rapport de l'année 22)
l'Australie? Et les réformes financières et administratives?

Mon cher ami,

Votre grande lettre, venue à
Muckbach, m'a bien fait plaisir et elle
s'intéresse toute la famille, y compris
André (10 ans au 17 janvier prochain)
dans la mesure où il n'est pas spécialement
intéressé par l'histoire des origines
de ce mouvement nous lions tous nos
cordons qui ont été signés par le Bulletin
de la Société de géographie de Québec
à nos anciens patrons de la rue. Deux choses
c'est plein de faits, qui ont tous une portée
quelconque, géographique, sociale etc. la
ligne est en fait de 33000 m. par an.
C'est d'ailleurs nous serions intéressés à
la Société de géog. avec complaisance de nos
jeunes gens, femmes qui lui est intéressée.

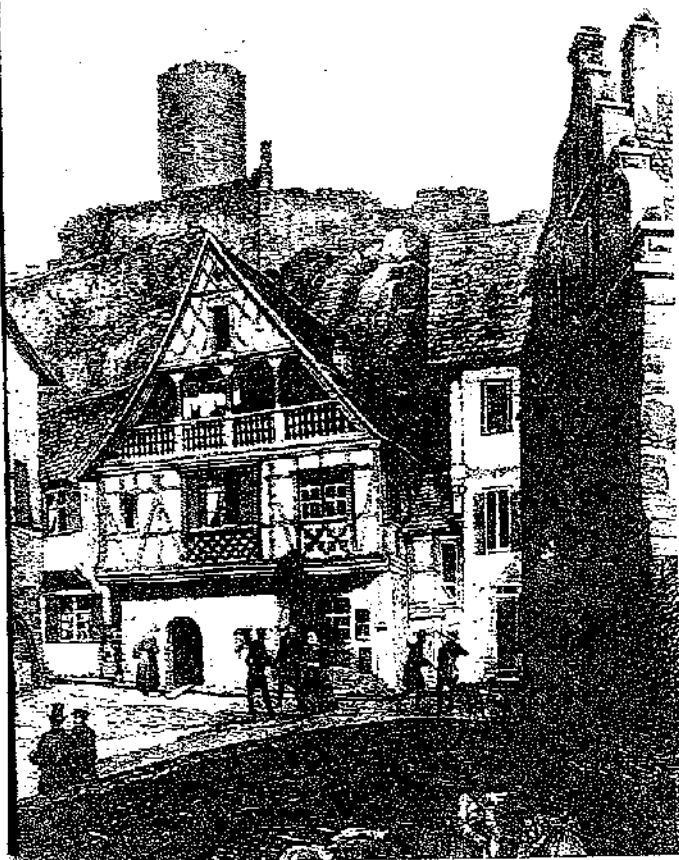
Oberstadthof, Verlagsanstalt, A.-G., Colmar, Nr. 41

Monsieur O. Arélin

Dans l'Alberta et est souvent pour la guerre.
Moyennes projections, notamment. Sur lequel, si
enfin, à Genève par la Commission qui s'est
dans le monde, la terrible épreuve a été
révélée au monde, qui était étonnante. Les
intéressantes relations dans les pays
pauvres (Nord de Canada) ce qui est arrivé
1918, l'Alberta, mais avec infiniment
de choses en plus.

Nous avons cette année plus de 2000
étudiants, ce qui est beau, car les Russes et
les Belges qui étudient sont nombreux
ont été fondés de déserter. Nos anciens
sités de Québec et de Montréal sont bien
propres; je suis sûr que l'Amérique
n'est pas des Américains. Mais nous avons

KAYSERSBERG — Maison Ohnenstetter vers 1830



L'avis général est que votre figure est plus pleine. Et cependant

la maison du Palais-National, **CARTE POSTALE** *Stroganov à Paris*
aurait-elle vous soumise en bon état pour la
retour au pays ?

M. Arvelin

CORRESPONDANCE

PHOTOPIE COMBER, MAGD.
Bonne nouvelle est arrivée de la reconnaissance,
d'ici à la fin de cette de Montréal.
On va dire par Mac-Gill, est-ce la vérité ?
C'est ce que je va tenter moi pas à venir à
7 ans donné dans le Canada fr.
L'ans dernier une certifié sur l'acte pour
l'ère (qui est située à Nancy) et il y a 27
sans une autre sur l'acte, nommée sur la
(Paris). Si je ne suis pas par mesurés
(sans les nouvelles) et est que je n'ai pu leur
simplifier de charge. Ce sont des notes de
notre sur les actes, ce sont les historiens
et point réglés.

ADRESSE

On ne s'ennuie pas ; le dévouement
se dévouent avec une responsabilité et
une responsabilité de responsabilité. Nous
sommes guidés, nous les espérances du
délit de xx^{ème} siècle ! Le courage,
l'élégance, pourriez-vous associer à tous ceux
qui ont souffert ou qui souffrent
de ce que nous sommes sur notre globe.
Le dévouement de l'ère à l'acte de l'ère
je ne m'occupe et m'occupe la majorité
de l'ère et de l'ère pour nous,
qu'ils ne nous ont pas leur connaissance,
justifiée, contre l'acte. Les actes
de nous, nous les avons sur la chaîne

Fischbödle mit Kahlenwäsen im Hintergrund



de ce royaume business et autre et de
Alfred George. Mais ce dernier serait pas
Balthazar! Voilà! sans cela. L'absence de
Vaudgela a délégué. Et ce n'est pas un
nouveau.

Le Nuygela, nouvelle italienne,
beaucoup plus consciencieuse que l'anglais, me
fait plaisir. C'est la meilleure lecture.
Sans doute on peut occasionner quelques jours
là où les socialistes appliquent la même
méthode individualisante à l'égard du Parlement
ce sera une explication de moins pour les projets
de la "égalité", mais ces recommandations de
l'espérance - grande ont-ils besoin de justifier
par les précédents des autres à l'égard de leur
tentative révolutionnaire? Ne se s'en
concernent pas pour si peu.

Et si le père de tout se préoccupait de
l'avenir des peuples? Si le Nuygela
Lutherie Française a vu écrit en 1870
la fin de monde serait pour 1970 occasion
avant 2000 au tout au. Dès lors il n'y

7 pour l'unité qui ne se font séparés 3
M. Astrélin

aurait qu'à rentrer dans sa coquille et à
conseiller à l'abbé ses enfants. Mais voilà,
on ne le sava que lorsque se son en France.
Et alors cette bonne bête d'humanité, qui est
opprimée quand même, s'obstine à vivre.

25 mai Je viens de recevoir votre article de Ca
Rygarre - Tout cela est utile à dire. Terminer,
également, voilà le fin mot pour beaucoup de nous.
Ce fut un acte de folie intentionnelle d'introduire
la jocrande de 8 heures. Mais, que je sois hostile au
socialisme chez de l'ouvrier, mais le mouvement Ours
Ours avait raison. Les communistes nous, ce sont
les hommes, surtout les travailleurs du travail. Et il y
a eu femme beaucoup trop de temps. Que d'argent
peut-être? Les gens intelligents et minutés dans ce regard
- Mais d'argent pour la peine de ne l'avoir pas regardé
des recommandations. - Bonne année pour toute votre
famille, mais surtout et votre bien-être intelligent
soudain, votre l'homme - Merci aussi pour
l'initiative de si "intelligents" au Canada. Je suis fier de
vivre et d'être dans ce pays - la plus belle des

Obers-Sascha-Bühler, A.-G., Coimber, Str. 31.

Je remarque, mon cher ami, sur les
 remontrances de la Province qu'il est certainement
 question de bonnes demandes pour ceux
 sans enfants ou petit ménage. Ce vic est
 évidemment aussi difficile à Montréal
 pour les familles nombreuses que dans les autres
 grandes villes d'Europe. Or les familles y
 sont restreintes où les enfants naissent
 comme les mouches. Je crois qu'il serait
 bon de profiter de ce que les familles nombreuses
 forment même la majorité dans la province
 de Québec pour obtenir des députés et
 obtenir une législation financière qui,
 au lieu d'alourdir la fardeau de ces familles,
 contribue à le rendre plus léger. Voyez
 comme cela devrait difficile à obtenir dans
 un pays à petite natalité comme la

bien qu'il s'agisse d'une question de vie
ou de mort. Chez vous l'argument de
l'intérêt national porterait sans doute
peu, parce que le danger n'est pas
immminent. Mais il y a l'argument de
la justice. Je vous enverrai des documents
sur ce que la Ligue veut dire.

Je suis content que l'on vous ait
envoyé les parties de la Pierre. Le journal
dit, il est peut être encore le plus bon.
Les journaux certains d'être ~~ceux~~
d'intérêts privés, mais nous ont nos machines
de bandes internationales. Votre langage
est clair et ne manque pas de force; cela
portera. De plus il est soigné et clair.
ne pourrait passer inaperçu.

Je parlais aussi; il s'agit en
France une Ligue nationale contre l'Alcool

liqueur. Son idéal, qu'elle combat très vite, est
la prohibition. Dans le bulletin on dit naïve-
ment qu'il serait impossible de résoudre la
question dans notre pays. Oui, mais la Grande
notamment opposée de la Ligue de bonne volonté
la mesure de public. sur et la sympathie du
Parlement qui a dernièrement supprimé la
meilleure prohibition accordée jusqu'ici. Comme
le danger de l'alcoolisme est immense je
suis rétrospectif dans la Ligue de la Ligue.
Elle a tenu dernièrement à Nancy une
Assemblée générale; il y avait 1000 participants
et une foule. On nous a déclaré récemment
dans le Bulletin que la prohibitionisme
est définitivement impossible en France.
Mais, aussi, si je trouve une Ligue
en faisant les premiers succès des gens
indignes; dans quelque temps on pourra
mettre de côté dans son cas. Je vous

voisines

Je vous envoie bien amicalement

26 nov.

J. Goy

à l'indes des comptes : L'Echo & L'Est,
le journal catholique de Nancy. L'un des
trois quotidiens et probablement le 2^m
pour le tirage met souvent en vedette,
près de son titre, des réflexions de ce
genre. Cela ne fait pas sentir un
suffisant de pas, dirait-on. Peut-être ?
Mais cela contribue à créer un état
d'ignorance, nuisant à la modification
rationnelle de notre législation et de
nos usages.

Cambridge, 19 Nov.

11-316

Cher Ami :

En vous renvoyant le volume de Paul Mosier, je vous remercie aussi de m'avoir fait lire votre intéressant article sur la situation économique. Ce n'est pas que je partage toutes vos idées sur les causes du malaise présent : je crois même que nous sommes à peu près aux antipodes sur ce qui concerne le rôle de Wilson et la sagesse de sa politique ; — c'est que nos points de vue et nos bases sont différents. Mais je suis si éloigné de me croire l'incarné depositaire de la vérité que vous ne m'avez pas scandalisé du tout, et que j'ai pu admirer franchement la logique et la force de votre article. Ce que j'admire absolument, c'est votre définition des États-Unis, comme "l'un des principaux, les moins intéressants du monde". Ça, je me le dis tous les jours — Et, à propos,

souger, je crois avoir trouvé la vraie
raison de cette pléiade. C'est que
les Américains, grands ou petits, culti-
vés ou non, ne savent pas ce que
c'est qu'une idée abstraite. Impos-
sible d'en découvrir, une dans leurs
conversations, dans leurs livres, dans
leurs revues... Et alors, vous comprenez,
pour nous autres Latins... Je ne con-
naissais que deux de leurs grands hommes
qui aient essayé de leur fournir de
l'abstraction dans la tête: Lincoln et
Wilson: mais ce sont deux isolés, étran-
gers à l'esprit et aux traditions de
toute leur race, admirés au dehors
à grand fla-fla d'éloges et méprisés
au fond, comme des lunatiques...

Broyez-moi votre bien sincèrement
d'ivoire.

E. Leves

Montréal, 20 novembre 1922.

A Son Excellence
M. Jusserand,
Ambassadeur de France
à Washington (D.C.).

Monsieur l'Ambassadeur,

Le 14 novembre je vous adressais à l'Ambassade, sans autre indication, une lettre qui ne vous est peut-être pas parvenue, car elle est restée sans réponse. Cette lettre se lisait ainsi:

"Le 8 avril dernier j'avais l'honneur de vous demander le texte de la déclaration rectificative que vous aviez faite à la conférence de Washington au sujet de l'article du capitaine Castex. Le 12 avril vous aviez l'obligeance de me faire entrevoir l'envoi prochain de votre texte. N'ayant encore rien reçu, j'incline à croire qu'on a oublié ma demande. L'article ci-inclus, publié dans le journal le plus répandu du Canada, vous fera voir, Monsieur l'Ambassadeur, quel usage je pourrais faire de votre rectification. En l'absence du texte français, je serais forcé de me servir de la traduction anglaise que publia à l'époque le Boston Transcript, et dont la fidélité est peut-être sujette à caution."

Si, pour une raison quelconque, que je ne puis deviner, vous ne croyez pas devoir vous-même à ma demande, je vous prierais respectueusement, Monsieur l'Ambassadeur, de me dire où je pourrais me procurer le texte français de votre déclaration.

Je vous remercie par anticipation et me souscris, avec tous les respects que je dois à un ambassadeur de France,

Votre très humble serviteur,

(OLIVAR ASSELIN)

P.S. —

Je suis sujet britannique. —
J'ai servi à l'armée canadienne dans la dernière guerre.

Chez Versailles.
90, rue S. Jacques.

OA/PL

11-3175
Montréal, 21 novembre 1922.

M. Eugène Seera,
97, Walden Street,
Cambridge (Mass.).

Cher ami,

Je suis heureux de vous faire tenir le montant de vos obligations, capital et intérêt. L'excédent de 85 sous représente l'intérêt sur votre capital du 1er au 18 novembre.

Si vous décidez de remployer cet argent en valeurs canadiennes payables au Canada ou aux États-Unis, je me ferai un plaisir de vous en indiquer qui vous causent moins d'ennui que les obligations de la Commission scolaire de S.-Bernardin. Je savais que votre placement ne pouvait tourner à mal, car jamais une commission scolaire de la province de Québec n'a failli à ses obligations. Je puis cependant vous dire que cette affaire n'a pas laissé de m'ennuyer un peu. Tout est bien qui finit bien.

Cordialement à vous,

Inclus chèque de \$309.85

OA/FL

Je vous envoie, Cher Monsieur Asselin, tous
les souvenirs de ma maison. Je reviens à
Paris, je n'ai pu lire encore d'appel de la
race ; je suis sûr que, venant de vous, il est plein

RENÉ BAZIN

de l'Académie Française,
de cœur et plein d'idées. Je souhaite de vous
retrouver dans la vie, et vous demande de ne

6, rue St. Philippe du Roule

pas manquer, quand vous repasserez par
Paris, de demander un rendez-vous à
votre bien cordialement dévoué :

Uf.

26 Nov. 1922.

pour vos vœux & pour Madame B, ^{avec} les respects
uniques & les très amables & très concis cordes,

Olivier Asselin
(cc - Mme B)



W
Leamington, 22 Novembre -
11-319

Mon Ami -

Je reçois à l'instant le chèque
représentant, intérêt et capital, les obli-
gations St. Bernardin, et il ne me reste
plus qu'à vous remercier in extenso des bons
services que vous m'avez rendus dans cette
transaction - Elle a été, en somme, toute
ce que j'en avais attendu - Elle m'a épargné,
au moment de l'achat, la perte sur le
change, qui était énorme, tandis qu'elle
est à présent insignifiante. - J'espère aussi
de votre offre de m'indiquer à l'occasion
d'autres placements - Je vous assure que
j'en profiterai très volontiers, si jamais
il m'arrive d'avoir des surplus à
placer, ce qui n'est guère dans mes

aventures courantes, les \$300-
vous vous le rappelez peut-être, qui à-
vait été donné par mes parents
pour l'éducation de mon fils -

J'ai lu dernièrement un bien curieux
roman: Saint Magloire par Dorgelés.
Le connaissez-vous? C'est l'histoire
d'un saint laïque de l'an 1930 ou
environs, qui par son impeccable
droiture et son absolue intransigeance,
finit par éblouir autour de lui
un amoncellement de mines et de
catastrophes. Cela vaut beaucoup
par le style et le détail, mais l'idée
même reste, ma foi, passablement
stérile, et le saint lui-même, comme
impression finale, apparaît moult

un juste qu'une lunatique et un forcené.
Il est, avec tout cela, héritique; et ainsi
le volume n'est pas une attaque contre
l'Église, puis que elle ne prouve ce qu'il
en ne découvre à l'œuvre, ce fait, comme
but précis; mais c'est intéressant
et parfois même tordant dans son
invraisemblance absurde.

Bien cordialement à vous,

Eug. Lévesque

Per
Abon. Jeudi soir, 23 - 11 - 22.

Chez Monsieur Asselin,

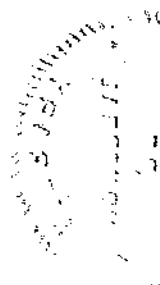
Je me dis que vous trouverez
nouveau - tout comme moi je la trouve -
l'idée qui me vient de demander à
vous, qui fait si bien mes messages,
d'être encore une fois mon aimable
"pigeon voyageur" auprès de votre bien-
veillance toute paternelle. -- Je tiens
à vous venir remercier de votre gra-
cieux envoi. Comme je disais à Jean,
je vous ai fait, aussitôt lui, l'honneur
de mes fiches : j'ai tout inclus, arti-
cle ^{photo} ~~portrait~~, dans mon grand format,
venant de tout près : portrait physi-
que et intellectuel, "signé" authentiquement!
- Je suis certain de vous faire sourire,
mais je vous dis quand même que
Charles Maurras eut été fier de signer
un article où il est si excellentement
parlé de la France, de la France "pays
d'ordre", espoir de la civilisation, vers qui
se tournent, avec maintenant les regards
et les anxiétés du monde. Vous m'avez
rappelé le marquis de Laistre qui
écrivait, en 1855, qu'"il y a dans la
puissance de Français -- dans leur ca-
ractère. -- une force prosélytique qui

passer l'imagination; la nation entière n'est qu'une vaste propagande."

En feuilletant mes documents pour y classer votre article, je me suis arrêté sur celui que vous écrivez, en avril 1919, dans "Le Canada", sur "La France garante de l'ordre en Europe". Et je me suis rappelé que, le 14 juillet dernier, vous lui soumettiez, de façon originale, comme toujours, "bonne chance contre la coalition démente et turbulente des surhommes, des businessmen, des lazzaronis et des égoïstes."

Tout cela a un sens profond que peu d'esprits semblent pénétrer jusqu'au fond. Comme ce bédya distingué, M. Élie Baussard, collaborateur à la revue "La Courbe wallonne", le Canadien-français peut dire à la France: "Non, France, je ne renie rien qui t'appartient et me voici, ramassant toute mon âme, pour comprendre avec toi le monde repensé par toi."

Je rencontrais fortuitement, il y a quelques jours, M. Reid, gérant de la Banque Nelson à Saint-Joli. La conversation eut été fait de devenir intéressante lorsque, parlant de hommes et de choses de ce beau pays qu'est le bas du fleuve, le mot d'Escoffier fut prononcé par M. Reid. Je rassemblerai alors mes souvenirs et m'informerais



de l'indignité de ce le. Asselin.
De le à parler du père de ce mouvement,
la faculté était grande. M. Reid
me parle donc de vous sans vous
calomnier! Il m'apprit même des
choses sur votre compte que votre
modestie ne m'a jamais dites. Une
anecdote de votre temps de collège
m'amusa beaucoup. Mais ce qui
attira surtout mon attention, c'est
le souhait que formula M. Reid
de vous voir retourner au journalis-
me actif. Il m'exprima ce désir
en commentant votre récent ar-
ticle qui à ce moment, j'en avais pas
encore lus. Je répondis à M. Reid qu'il
avait raison de penser ainsi — lui
à qui vous avez dit, l'été dernier, son
ajoute-t-il, que vous y songiez vous-
même. Mais je prétendis que vous n'a-
viez pas tort de demeurer là où vous
êtes, à cause de la bonne et salu-
taire besogne que vous y faites. Les
hommes qui voient clair doivent
reconnaître — même vos plus achar-
nés adversaires politiques — que vous
êtes l'un de ceux qui, actuellement,
travaillent le plus efficacement
à notre libération économique.
Je rappelai à M. Reid ce que vous me
dîtes vous-même, le printemps der-
nier. Nous convînmes donc

d'un commun accord, que vous n'a-
vriez pas le don d'ubiquité. Pour ma
part, je souhaite qu'il vous soit donné
un jour, alors que vous aurez consolidé
votre œuvre aux Versaillais, de pouvoir
écrire dans nos journaux. Il faudrait
pouvoir couronner votre carrière, si impor-
tante et si utile, que vous
symétisiez, pour le plus grand béné-
fice intellectuel de la génération qui
monte les conclusions que votre vaste
expérience de l'homme et de la chose
vous fait maintenant établir avec
une logique serene, sûre d'elle-même.
Le cycle de vos expériences sera complet,
enfin, le jour où un conseil univer-
sitaire intelligent vous invitera à
occuper une chaire d'enseignement
supérieur, dùt cette chaire en être une
prétendue ou supposée --- de jure ou de facto!

Je crois que vous vous en direz si il
est temps que je me taise! Et me
semble que, malgré tout, je n'ai
pas tort. Il devrait y en avoir beau-
coup de mon opinion.

Le bon Père Lamoignon m'en
voit respectueusement ~~le~~ ^{le} texte ma-
nuscrit de son cours de Philosophie,
et m'a écrit à trois reprises: la
première fois, pour me dire qu'il ne
s'offensait pas de mon "schubérante
langage" due à mon "schubérante
jeunesse", pour reconnaître que "les
faits sont les faits" et m'a promis
son texte. La seconde et la troisième

lettre précisément la réponse donnée
dans la première, réponse qui m'a
vraiment faite en acceptant sous béné-
fice d'inventaire les "nombreuses
remarques" que je lui avais formulées.
Il corrobore mon opinion en la
confirmant de son autorité et
me dit que, en effet, l'exception
confirme la règle générale. En-
fin, après m'avoir expliqué qu'il
n'est pas encore maître du jeu
de ses condés, à l'université,
il termine en me disant qu'il a
hâte de me connaître personnel-
lement (ce moi, donc!) et en
me demandant ^{à nouveau} une "constante
& absolue discrétion". Ce que j'es-
time réaliser en tout point, en
vous écrivant, à vous, ce long
verbiage. Je vous laisse décider
si le bavardage est, chez un
jeune avocat, la qualité d'un dé-
faut ou le défaut d'une qualité.
Sous ma pénitence je fais le ferme
propos de ne pas recommencer de
sitôt! — Quand vous aurez le
temps de m'écrire, ne manquez pas
de me dire comment Jean se portait
dans le latin! Je charge ce cher
jeune ami de vous présenter lui-
même mes excuses!

Paul Lavie

11. 231
Rouen 24 nov. 1922

41, RUE DE BUFFON
TÉL.: 7.53

Cher Monsieur,

Je suis très touché de
votre bon souvenir qui
vous fait penser à
m'adresser vos articles si
intéressants, si bien fondés,
si vigoureusement écrits.

Vous avez le talent d'embrasser
la politique mondiale, de voir
leurs points aux grands politiciens
naïfs ou malhonnêtes de
blâmer la grande banque, l'avis
de journalistes sans avoir
têlé que vous méritiez notre admiration.

Vous ne vous arrêtez pas
à des réclamations, vous
embrassez l'avenir et vous
montrez ce qui il faut faire
pour que le monde sorte
de la situation déplorable et
inquiétante.

Aussi soyez remercié et soyez bon
pour le bon combat que
vous menez, et vous a
demandé beaucoup d'efforts,
et en exigera d'autres encore
et bien longtemps.

En ce moment nous avons confiance
dans l'action de Poincaré - il
nous paraît supérieur à tous les
autres ministres - nous sommes
aussi sur l'action de Poincaré
sur l'opinion et

Marguerite est ma fille
qui s'est mariée à Beauce (Côte St Br.)
seront heureux de lui voir
ce que que je vous en
enverrai. - Ils ont maintenant
deux petits fils (17 ans et
2 ans 1/2) - Celle de 7 ans
comprend ses instructions, elle
est très attentive et suit
ses instructions - Après sa
mère lui fait apprendre ses
leçons elle lui pose des questions
comme elle se a propos
d'Adam et d'Eve = Eve
que grand père s'a commis?

Encore une fois merci -
je vous en parlerai un
bon moment à un bon
et à vous parler.

Donnez mes vœux à
mes meilleurs sentiments
d'admiration et de sympathie.

C. B. B. B.

L. D. Durand, L.L.B.

Telephone Bell 717

Avocat et Procureur

Victor Abram, notaire

St, rue Bonaventure,

Les Trois-Rivières, P. Q., le 25 novembre 1922.

CANADA

Cher Monsieur Asselin,

Vous m'excuserez de vous arriver si tard pour vous parler de votre programme d'étude. Je m'étais promis de vous écrire à la première occasion, et je vous confesserai que j'en ai laissé échapper plusieurs qui n'étaient pourtant pas chauves. Comme il faut se débattre ici pour ne pas s'enliser tout à fait! L'ambiance est terrible. C'est à peine si les événements politiques les plus immédiats produisent à la surface de notre "mare stagnante" quelques frissons. On a beau vouloir, qu'est la chose du monde la plus difficile, on est quand même après cela entamé par l'inertie générale. On en vient à croire qu'il est impossible de s'évader de la platitude. Quel dommage que nous n'ayons pas ici un "club social" où le cul sur de bons fauteuils il nous serait loisible de nous abrutir sans rémission tout en cultivant les arts d'agrément qui caractérisent l'homme distingué: scotch et poker.

Mais ces rêves m'éloignent, ou me ramènent, à votre programme. Vous en avez une santé de croire qu'un jeune bachelier, même possédant une certaine préparation, connaît par coeur plusieurs des ouvrages d'Hérodote, de Xénophon, d'Aristophane, d'Homer, de Plutarque, de Cicéron, de Pline, de Fustel, de Croiset ou de Boissier. Où les aurait-il appris? Pas au Collège, assurément. Je sais bien que vous avez supposé que votre bachelier les connaît par coeur pour mieux marquer sa profonde ignorance. Car il n'en est pas un sur cent qui arrive à l'Université avec la moindre connaissance d'aucun de ces auteurs. Mais Cicéron, mais César, mais Homer, mais Virgile? Cui, oui. Entendons-nous. Vingt pages des Commentaires péniblement traduites, deux cents vers de Virgile, une centaine d'Homer, quelques versions de Cicéron, un peu de l'Art poétique d'Horace et tout cela de la façon la plus indigeste et la plus rata-tinée, et qui passerait dans le cercle d'une bague. Par coeur! Vous me faites rire! Comment voulez-vous qu'il les sache, qu'il les aime, qu'il en ait extrait autre chose que de l'ennui, quand trop souvent le professeur serait incapable de lui en traduire une ligne sans l'aide de sa "clef", lui qui en a jamais eu la compréhension et qui, comme latiniste ou comme hellénisant, sait tout juste ses grammaires grecques et latines. C'est à cela que se borne toute sa culture de pion ou de forçat. Je suis convaincu que la plupart d'entre eux n'ont jamais lu ni Tacite, ni Thucydide ni les autres, en traduction et encore moins dans le texte. Et vous voudriez qu'ils eussent pu communiquer à leurs malheureux élèves autre chose qu'une sainte horreur des Grecs et des Latins? Dans la plupart de nos collèges, les professeurs ne sont que des soutanes qu'on change de clou. Je ne voudrais pas être injuste, mais mon

+ pas tout

L. D. Durand, L.L.B.

Téléphone Bell 717

Avocat et Procureur

Victor Aron, notaire

34, rue Bonaventure,

Les Trois-Rivières, P. Q.,

CANADA

- 2 -

trez-moi donc un de leurs produits par génération qui puisse parler intelligemment d'Aristophane ou de Pline et qui ait puisé la connaissance qu'il en a au collège. Le voilà, le "test", et vous le savez bien mieux que moi. Fustel, Croiset, Boissier, mais je n'ai jamais entendu prononcer ces noms-là pendant les six ans que j'ai consacré à faire mon "cours complet". Aussi combien avez-vous raison de mettre tous ces bouquins à la base de votre programme. Il faut refaire ses humanités, en ce pays, quand on veut se piquer de culture, ou mieux les faire, après avoir "fait semblant". Les exercices de traduction n'ont pas été inutiles. Ils ont été incomplets, effroyablement incomplets et votre bachelier aura "some" mérite, si, au sortir du collège, il se plonge dans ces auteurs, malgré son dégoût. Combien n'y sont revenus qu'après avoir été voir ailleurs pendant longtemps, où ils se sont précisément rendus compte de ce qui leur manquait à cet égard.

Quant au reste de votre programme, je le trouve épatant et j'en ferai mon profit. Je vous chicanaierai sur deux points. Je veux bien qu'on lise Léon Bloy mais je ne vois pas pourquoi un jeune esprit commencerait par là. Où serait le bénéfice? Ce mystique fort en gueule peut donner du vocabulaire d'une espèce dont notre bachelier n'a que faire durant sa période de formation. Savoir dire merde à temps, c'est excellent, mais ce vocable parfumé viendra sur ses lèvres quand même, s'il a du caractère. Bloy pourra lui sembler un bel exemple d'intransigeance et d'indépendance, mais ses jugements sont si souvent sujets à révision qu'il vaut mieux le laisser aller à l'auteur du Pauvre tout seul que de l'y pousser. Que vous en semble? Je dirai la même chose d'Huysmans. Je crois que j'aimerais autant Rotté mais ni l'un, ni l'autre n'emporterait mon adhésion s'il me fallait les placer dans un programme. Ces esprits sont à base d'anarchie. Ne croyez-vous point que vos autres auteurs ne suffiront pas à déguster votre homme de la bondieuserie? Aussi bien je les bifferais simplement. Ces gas-là ont trop le "goût de l'extraordinaire qui est le signe de la médiocrité."

Vous n'avez fait place ni à Maurras ni à Lasserre. Je vous entends. Le jeune homme est suffisamment averti d'y aller voir si vous lui recommandez l'A. F.

Mais pourquoi n'avez-vous pas indiqué un ou deux grands poètes à votre "dirigé" comme dit si élégamment l'auteur de l'Appel de la race? Mistral pourrait être parcouru avec profit par un jeune Canayen, je crois. C'est beau et c'est sain.

L.-D. Durand, L.L.B.

Téléphone Bell 717

Avocat et Procureur

Victor Abram, notaire

24, rue Bonaventure,

Les Trois-Rivières, P. Q.,

CANADA

- 3 -

Mais en voilà assez. Je vois que vous avez fait une conférence sur notre situation économique. Viendriez-vous nous dire cela à la Chambre de Commerce? // Votre ami vous rendra-t-il bientôt Louis XV de Claude St-André? Quand il l'aura fait, ne perdez pas mon adresse de vue, n'est-ce pas?

Cordialement à vous.



P.S. Je vous retourne votre travail.

Bon. *W*

V. parvif. m. p. p.

Trois-Rivières, le 25 novembre 1922.

Cher Monsieur Asselin,

Mon Dieu! que je me sens coupable envers vous. Quelle triste idée vous devez avoir de votre correspondant trifluvien. Que voulez-vous, c'est encore Sully Prud'homme qui a raison: Nous nous laissons distraire par mille riens au lieu de nous consacrer à l'essentiel. Et l'essentiel, dans le cas présent, était de répondre au plus tôt à votre geste amical. Pourtant veuillez croire que votre travail m'a vivement intéressé. Comme vous le dites il serait impossible de s'en tenir à la lecture de dix volumes pour parfaire une haute instruction. C'est plutôt à l'étude approfondie de dix maîtres qu'un jeune homme doit s'appliquer s'il veut développer à fond ses facultés intellectuelles. Ici la difficulté commence, étant donnée la diversité infinie des intelligences. Mais cette difficulté s'aplanit vite si nous n'oublions pas que de grands génies ont réalisé dans leurs oeuvres la synthèse de la vie humaine et qu'ils sont, de ce fait, de vraies fontaines où doivent s'alimenter les "happy few". Ce sont ces génies que vous citez à part quelques exceptions. Permettez-moi un peu de critique.

Il ne me paraît pas essentiel pour un jeune homme que la vie professionnelle accapare, d'inclure parmi les maîtres de sa culture intellectuelle, un Léon Bloy, un Barbey d'Aurevilly quoique Maréchal des Lettres et même je l'avoue en toute franchise, Monseigneur Benson. Je substituerai à ces trois noms, ceux de Lasserre, Thibaudet et Maritain.

Pour ce qui est de la partie antique de votre programme j'y souscris entièrement. Ainsi je vais me procurer quelques volumes de l'admirable collection que publie l'Association Guillaume Budé. Pour la partie moderne, je me suis mis à l'école de l'Action française, de Paris, pour la seule raison que ce groupement m'apporte une doctrine cohérente, bien assise, éprouvée par l'expérience. De plus j'y trouve une phalange d'admirables écrivains qui fouillent tous les domaines de l'esprit, m'enrichissent de leur enseignement fécond. Dans les chaos inextricables où se mêlent et s'entassent toutes les théories et toutes les idées, il faut à un jeune cerveau une doctrine qui, la limitant à l'intérieur, lui permette sans danger la liberté à l'extérieur. C'est cette doctrine que j'ai trouvée à l'Action Française.

Enfin pour vous exprimer en toute franchise ma pensée, permettez-moi de sortir du cadre de votre article et d'y aller de mon petit programme. Le but premier à atteindre est la formation

du

du caractère. Sans cela, rien ne vaut. La seconde étape à franchir est l'acquisition la plus complète possible de la technique de sa profession. Puis pour couronner cette oeuvre déjà difficile à accomplir, l'acquisition d'une culture générale. C'est à chacun d'y pourvoir et vos conseils aideront beaucoup ceux qui ont le feu sacré.

Vous voyez combien votre lettre m'a intéressé. Elle vous oblige à lire cette longue épître, sans doute incohérent. C'est qu'il est difficile de fournir une solution complète du problème de la formation d'un jeune homme. J'espère que vous publierez votre travail pour le bénéfice des travailleurs isolés, à qui manque une méthode.

En terminant, je vous prie de placer mon nom sur votre liste pour un exemplaire de l'Initiation financière et d'accepter mes remerciements pour les "bonnes pages" de votre futur article.

Amical bonjour,



Initiation financière
envoyée le 13 déc. 14 22
C.R.

AMBASSADE
DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
AUX ÉTATS-UNIS

11-334
Ambassade de la Rep. Française
Washington, le 26 novembre 1922.

Monsieur,

En réponse à votre lettre du 14, je ne
peux que vous faire connaître qu'un tirage à part
de ma réponse à Lord Lee m'avait été annoncé au
moment où je vous ai écrit, mais je n'en ai point
reçu jusqu'ici.

Un texte qui n'est, il est vrai, qu'ap-
proximativement exact de cette réponse se trouve
dans une publication récente du Gouvernement
américain intitulée: *Conference on the Limitation
of Armaments - Senate Document 126*.
Cet ouvrage se trouve, je suppose dans la biblio-
thèque publique de Montréal. Une édition plus com-
plète et plus exacte avec texte français est en
préparation par les soins du Gouvernement améri-
cain, mais n'a pas encore paru.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma
considération distinguée.

Monsieur Olivar Asselin
Chez Versailles-Vridricaire-Boulais
90, rue Saint-Jacques
Montréal
Canada

Jusserand
AMBASSADE DE LA REPUBLIQUE FRANÇAISE
WASHINGTON

PERSONNEL

Montréal, 29 novembre 1922.

L'honorable M. Bédard,
Ottawa.

Cher Monsieur Bédard,

Mon excellent ami, le lieutenant-colonel Joseph Chaballe, âgé de 46 ans, né en Belgique, émigré au Canada en 1903, sujet britannique depuis 1907, depuis trois ans chancelier du consulat de Belgique à Montréal, sollicite une place d'agent d'émigration en Belgique, en France ou en Suisse. Votre collègue Stewart lui a répondu que le nommé Milton, actuellement agent à Anvers, parlait le français. On sait à quoi s'en tenir sur les connaissances linguistiques des Anglophones envoyés par notre gouvernement fédéral à l'étranger. Sans le connaître, je jurerais que Milton serait probablement plus à sa place en Scandinavie, en Bohême ou en Patagonie. Ce qu'il faut en Belgique, c'est un homme à qui les institutions et les peuples du pays soient familiers. Chaballe parle le français, le flamand, le wallon, le hollandais, l'allemand, l'anglais, et, si j'ose dire, le canayen. Il a des états de service militaires de tout premier ordre. C'est en outre un diplomate né. Il n'a pas eu besoin du gouvernement depuis la guerre, mais puisque le gouvernement a maintenant besoin de lui, il n'y a aucune raison pour qu'il ne soit pas nommé à Anvers, à Bruxelles, au Hayre ou à Berne.

Je sais d'ailleurs que je parle à un convaincu et que, s'il n'en tenait qu'à vous, ce ne serait pas des plum-puddings ignorants qui représenteraient, comme aujourd'hui, le Canada à l'étranger. Personnellement, je ne connais pas Milton, mais il serait étonnant qu'il fût plus fin que la moyenne de ceux de sa race. Je tout soit dit entre nous, sans excuses pour la pointe d'exagération que je glisse à dessein dans un gros paquet de vérités.

Cordialement à vous,

90, rue S.-Jacques.

OA/FL



Montréal, 1er décembre 1922.

M. Eug. Seers,
Cambridge (Mass.).

Cher ~~Monsieur Seers~~ *Ami,*

Nous pourrions faire beaucoup de bien à Paul
Morin en publiant l'appréciation que vous avez faite de son der-
nier livre dans une de vos lettres. Auriez-vous objection à
cette publication?

Cordialement à vous,

Ch.

OA/EL

CHS. M. LE TARTE, B. L. L. L. B.

PAUL LAVOIE, L. L. L.

11. 1. 22
TEL. BUREAU: 1022 W

LE TARTE & LAVOIE

AVOCATS—ADVOCATES

52, RUE ST-JOSEPH

QUEBEC

Le 1er décembre 1922.

Cher et "paternel" Ami,

Au risque d'en prendre la mauvaise habitude, et de vous importuner peut-être, j'inclus, dans ma lettre hebdomadaire à Jean, une feuille additionnelle (rien qu'une!). - J'éprouve le besoin de vous exprimer l'extrême affliction où me plonge, véritablement, le nouveau désastre qui vient de fondre sur notre grande Université montréalaise. Décidément vous êtes au fond du creuset. Mais, vous ne l'ignorez pas, le feu purifie l'or et lui donne la solidité de l'acier. L'Université de notre opulente Métropole se relèvera donc plus grande, plus forte, plus vaste, au sens le plus élevé du mot, et elle ne sera aucunement retardée, croyez-le profondément et invinciblement, dans sa marche ascendante vers la supériorité intellectuelle.

Tout ce que la province de Québec compte d'esprits cultivés et de coeurs patriotes sympathisent, ce me semble, avec vous de la façon la plus sincère. Quant à moi, qui ai eu le privilège de visiter votre Université, le printemps dernier, alors qu'elle était dans la magnifique splendeur de son grand essor "vers la supériorité", je vous avoue que je suis dans une affliction extrême; mais je puise, toutefois, dans mes sentiments d'un optimisme aussi profond que légitime, toute la force d'âme requise pour ne pas me laisser abattre par l'épreuve qui nous assaille et pour vous assurer de la grandeur et de la gloire réelle de l'Université de Montréal.

J'ai beaucoup "jonglé", cette semaine, à tout ce que vous

St. J. S. S. S.
St. J. S. S. S.
St. J. S. S. S.
S. S. S. S.

m'avez dit et écrit déjà, privément et publicquement! Je vous ferai part de mes "profondes réflexions de jeune philosophe", lorsque j'aurai le très grand plaisir et le vrai réconfort d'aller vous voir, vous, et vos chers et charmants fils, les trois héritiers de votre talent, tout entier consacré au progrès intellectuel et économique - les deux choses sont connexes - de vos compatriotes.

Je me permets d'écrire au dos de mon "billet". Je sais, que ce n'est pas très protocolaire! Mais je vous ai dit que je n'encirerais "rien qu'une feuille!" Donc, je tiens parole, même en employant un petit subterfuge que votre bienveillance à toute épreuve excusera, j'en suis sûr. Comme je l'écrivais, hier soir, à notre Paul, à qui j'envoyais un petit billet, caché dans un numéro du "Bulletin de l'Enseignement Secondaire au Canada": c'est une sorte de "tricherie" que mon esprit doit tolérer parce que mon coeur me dit que j'ai raison."

Respectueusement et très amicalement à vous,

Cher Monsieur Asselin, "le père de Jean!"

Paul Laviolette

P.S. J'ai été le premier québécois à me réjouir de la grande transformation opérée à St-Jacques. Inutile de vous en énumérer tous les motifs de ma réjouissance. Quant à Paul, il m'a dit qu'il "ne me dirait rien, parce qu'un papa pourra plus facilement payer ses créanciers" ----- Il est réaliste notre jeune humaniste!

Ch.

✓
Cambridge, 2 Dec 1882
11-228

Cher Ami,

Je n'ai pas d'objection à ce que vous publiez ce fragment de lettre, bien qu'il ait été écrit très vite et sans aucun souci de perfection. Seulement, je ne vois pas quel "bien" il pourra faire à Paul Morin, sinon me lui signaler ce qui lui manque, car, si je me souviens bien, j'y allouais surtout les déficiences de son œuvre. Mais au fait, c'est vous dire ce bien-là que vous apportez à l'auteur. D'un autre côté, si ces lignes ne contiennent que du "bivrage", je crains un peu qu'elles ne se perdent sur sa personne.

Car il a ce ~~un~~ positif.
dans cette poésie, et dans un
article critique je n'aurais pas
manqué de le admettre. Pour-
quoi, aux lignes que vous possédez,
n'y ajouteriez-vous pas quelques
phrases qui mettraient en tête
en lumière et rétabliraient l'équi-
libre du jugement total? - Je vous
inclue un paragraphe qui pour-
rait rétablir sans doute la
citation qui me paraît être
une définition équitable de la
poésie de Paul Morin en ce qu'elle
contient d'or mêlé à la cendre.

Le reste viendrait ensuite comme
un correctif nécessaire, et d'ailleurs
impliqué dans l'éloge même -

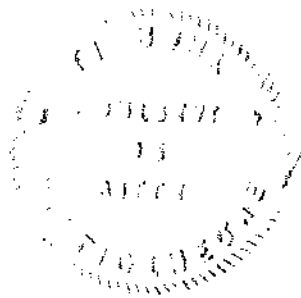
J'ai songé de plus que à cette
émémoration que je faisais diffé-
rentes "moments" du poète, et après
le passage où je disais, je crois,
qu'il fait "tentatives les clochettes
de Beauvillé", on pourrait joindre
et autre exemple, de ses essais
de style archaïque et ^{oblique} ~~oblique~~
^{pour mieux dénoter, les tentatives de style}
~~de ses tentatives, en ce qui joint de ses~~
phrases qui pourraient servir à
ce but:

Mais pour, à volonté, vous servir
de cela ou non, mais je crois que ce

serait plus juste pour Paul Morin et
pour moi de le joindre au reste.

Croyez-moi, cher Ami, votre
bien cordialement dévoué,

Ernest Luss





La Patrie

JOURNAL
DU PEUPLE

48 ANS — A C 65 — DEMAIN, BEAU ET FRAIS

MONTREAL, CANADA

LE NUMERO: DEUX CENTINS

BRIAND S'EN TIENDRA STRICTEMENT AU TRAITE

GRAND HONNEUR
POUR LE 22^{EME}
ET LES NOTRES

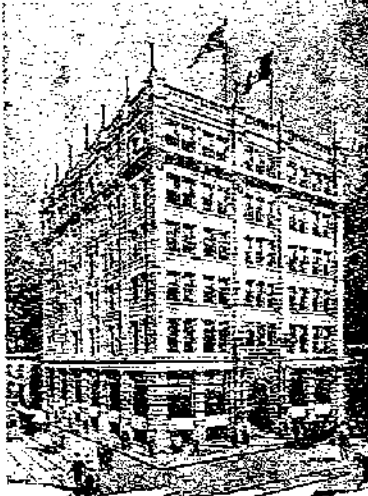
C'est la réponse qu'il a donné à Lloyd George au sujet de l'Union des nations. — "La France et l'Angleterre ne peuvent convenir que sur un point d'importance", dit-il.

LES ALLIES PAS
EN SURETE A
CONSTANTINOPL

La petite chaudière
vs
Chop Suey et Oeufs Chinois

Foch accepte le titre de co-
fondateur honoraire de notre

La presse anglo-française en différend



LA CIE DE PUBLICATION DE "LA PATRIE" (LIMITÉE)

L. J. TARTE,
Président et
Directeur-Gérant.

EUGENE TARTE,
Vice-Président et Directeur
des Impressions et Annonces.

J. N. A. PERRAULT,
Gérant.

le 5 décembre, 1922

Monsieur Olivier Asselin
Secrétaire de la maison
Versailles, Vidricaire & Boulais, (Ltée)
Montréal

Mon cher Asselin,

Si tu avais le temps de m'écouter,
voici ce que je te dirais:

Ton temps est actuellement trop
précieux pour que tu te fatigues à de mesquins
travaux de petite rédaction quand ce n'est pas
de la correction d'épreuves.

Ta santé est trop peu robuste
pour que tu te permettes indéfiniment le surme-
nage auquel tu t'es livré depuis quelques semai-
nes. C'est pourquoi tu as besoin de ce que je
me permets d'appeler un assistant ou aide.

Cet assistant, si ce n'est moi, ce
devrait être mon frère. Mais je suggère que ce soit
moi. Et voici pourquoi:

Il faut à l'assistant dont tu as
besoin certaines connaissances de la publicité
et de la finance afin que tu ne perdes pas ton
temps et ta patience à lui faire l'école. Il te
restera toujours assez d'occasions de te fâcher.
Il te faut un homme qui sans être parfait est
assez expérimenté tout en étant resté flexible
et malléable, possédant une versatilité presque
égale à la tienne, et je crois que j'ai ton
homme.

Il est impossible de trouver

à un homme sa doublure parfaite. D'ailleurs je ne te propose pas une doublure et je ne te propose pas un substitut, mais un simple aide dans les choses où j'ai une quasi-compétence.

J'en suis venu à la conclusion que les quelques connaissances acquises dans la rédaction financière de "La Patrie" commencent à être plus que suffisantes pour la latitude que j'ai; d'autre part je crois que ces mêmes connaissances pourraient être beaucoup plus utiles si je pouvais les employer ailleurs. Je suis certain d'une chose; c'est que tout en ignorant encore beaucoup de choses, je ne pourrai guère en apprendre plus long sans changer de paysage. C'est ce qui explique mon insistance.

Une autre raison est que tu es l'avocat des compétences. Je t'en offre une à certains points de vue.

Comme tu me connais depuis maintenant vingt-trois ans, je me dispense de te donner des références. Nous avons souvent partagé les mêmes idées et combattu les mêmes combats. D'autres fois nous avons différé d'opinion. Il en sera de même dans l'avenir quoiqu'il advienne, car à moi aussi, il arrive de raisonner par moi-même et de me conduire suivant ma tête, au risque d'errer.

Mais il y a une chose qui ne peut m'être contestée: la consigne est la consigne et les ordres sont les ordres.

Si je n'en ai pas assez dit, j'en ai trop dit, car tu n'as pas le temps de me comprendre. Mais pour terminer j'ajoute: je ne suis pas un chercheur de "JOB". Cependant, si je désire m'améliorer, il faut que je me débette. Je n'ai pas le droit de prétendre que tu viennes me chercher. C'est pourquoi ~~tu~~ je t'affaire mon ours.

Bien à toi

Omer Chaput

P. S. Par suite d'une erreur de mise en page, (nous avons des metteurs en page payés pour cela) le rapport du diner d'hier soir a paru en page 7 au lieu de la page financière que j'étais indiquée.

O. C.

7. 230.
Montréal, 8 décembre 1922.

A Ls. Dantin.

Cher ami,

Voici, rassemblées par les soins de votre serviteur, vos observations sur le livre de P. Morin. Mettez-y aimablement votre visa et j'essaierai de faire publier dans quelque feuille, même éphémère, qui ne compte pas trop de cochons parmi ses lecteurs: le Matin, par exemple, dont je vous envoie un numéro où il est précisément question de notre poète. Morin est personnellement un garçon insupportable de suffisance, mais il doit lui être beaucoup pardonné à cause de sa culture et de son talent.

fin
Nous sommes évidemment aux antipodes quant à Wilson. En fait d'idéalistes, je n'aime que les idéalistes "pratiques" (il faudrait dire, n'est-ce pas, "de sens, ou d'esprit, pratique?"); les autres, ceux qui ne savent pas où ils vont, devraient, à mon avis — et là-dessus mon avis n'a rien d'humble, et j'y tiens énormément — être enfermés pour le bien de l'humanité, comme fous dangereux. Ce sont des idéalistes qui ont "doté" le monde du suffrage masculin universel et qui ont introduit dans le monde anglo-saxon le suffrage féminin. Pour mettre à la raison les organisateurs et profiteurs des guerres, pas besoin de se ranger sous la folle bannière d'un "parson" presbytérien qui a étudié la politique dans Rousseau: quelques bourreaux à la solde d'un Colbert pendraient ces gens-là en quelques heures, et cela ferait mieux notre affaire. Les idéalistes du genre Wilson furent toujours outils inconscients aux moins des Kahn-Loeb, des Brandeis, des Speyer et autres hommes de proie de la finance internationale.

Dorgelès est parmi les écrivains que je ne connais malheureusement que de réputation. A cause de vous, je lirai Saint Magloire et aussi les Croix de bois. Avec sa psychologie poussive et partielle de primaire, Barbusse m'avait rebuté des romanciers et des analystes de la guerre. Georges Duhamel lui-même n'a vu de la guerre que ce qui en tenait entre les murs de son hôpital. Peindre la guerre par les blessures, ~~la~~ la souffrance, ~~la~~ la mort, est trop facile. Le type à extraire du formidable chaos de la dernière guerre — le surhomme à l'âme d'enfant qui ne comprend rien à ce cataclysme, s'attache cependant à défendre contre le péril immédiat ce qu'il a de plus cher, et, pour le reste, s'abandonne gaiement à la fatalité, — ce type-là, je ne le trouve nulle part dans la "littérature" postérieure à 1914. Les lettres de simples soldats — dont il a paru un recueil sous un titre que je ne rappelle plus — sont encore, semble-t-il, la seule oeuvre où il se laisse entrevoir. Bien entendu, je ne parle pas de peintures particulières ou épisodiques comme Mr. Britling sees it through, les Silences du Colonel Bramble et quelques autres ouvrages.

Certains changements survenus dans le personnel supérieur de la maison V.V.B. ont ajouté encore à ma corvée quotidienne. C'est vous dire qu'il me reste bien peu de temps pour la lecture. De ce temps-ci je me délecte dans une traduction (d'ailleurs très mauvaise) de Thucydide, que j'absorbe (Thucydide) à petites doses, un atlas de géographie antique à la main. Oh! l'agréable et profitable passe-temps! Thucydide! voilà qui vous repose des 14 points (ne plus ne moins) de M^ossien Wilson.

Comme journal, lisez-vous quelquefois L'Action française de Paris? Il faudra que je vous envoie quelques articles de Léon Daudet sur l'art d'écrire et autres "subjects", comme dit un des personnages préférés de l'auteur, le docte Alcofibras.

Me voici, tout d'un coup, au bout de mon loisir. Si je vous ai blessé dans quelque sentiment ou opinion chère, pardonnez-moi; ce n'est pas avec tout le monde que je peux me payer le luxe de pareils entretiens.

Amicalement à vous,

(S.) CA



Montréal, 8 -12-22.

Je constate, mon cher Durand, mais sans vous en faire un crime, que vous avez lu distraitemment mon "papier". En le relisant — pour me le rendre ensuite, comme la première fois, — vous verrez que je n'ai jamais "crû qu'un jeune bachelier (c.-f.), même possédant une certaine préparation, connaît par coeur plusieurs des ouvrages d'Hérodote, de Xénophon..." (Rappelez-vous la suite.) C'est même parce que je suis "peu près sûr qu'il n'a pas lu ces ouvrages, sauf par bribes et sans les comprendre, que je voudrais les lui faire lire, au moins dans de bonnes traductions — suffisantes, à mon sens, pour donner une idée juste de la vie antique. J'approuve tout ce que vous dites de nos professeurs d'humanités: combien d'eux, en effet, ~~ont~~ jamais embrassé dans leurs pensées l'horizon humain? J'ai de ce temps-ci le bonheur de pouvoir lire Thucydide avec l'aide d'un atlas de géographie antique très complet: le texte seul ne me donnerait qu'un ~~aperçu~~ ~~effort~~ imparfait des événements; sans les cartes, je n'aurais jamais pleinement compris la complexité de la vie politique des confédérations grecques, ni le progrès de la colonisation hellénique dans l'Est méditerranéen, ni les relations des peuples asiatiques et africains (Egyptiens, Lybiens, etc.) avec le monde hellénique. Les choses ont peut-être changé du tout au tout, et elles ont certainement changé dans une certaine mesure, mais de mon temps personne, parmi nos professeurs, n'aurait songé à nous lire Thucydide devant une carte du monde hellénique, comme je le ferais, moi, à mes élèves, si j'avais l'honneur d'enseigner les humanités.

x *ambassé*

*rest me
ni grande
place des
notre ne
soit d'écrit
spirituelle.*

Je n'ai pas non plus conseillé la lecture d'Huyssmans et de Bloy en général, mais seulement des Foules de Lourdes, et de certains livres de Bloy. Les Foules de Lourdes sont nécessaires au Canadien-Français cultivé, pour lui enseigner à juger équitablement Sainte-Anne-de-B., le Cap-de-la-Madeleine, l'Oratoire Saint-Joseph, la Pointe-au-Père, et les ~~autres~~ autres pèlerinages canadiens *qui tenent* le mercantisme exécrable le matérialisme. Ce livre contient aussi des pages qui nous vengent de l'architecture religieuse de la province de Québec. Quant à Bloy, il y a beaucoup de vrai dans ce que vous dites de lui, mais je ne puis m'empêcher d'estimer que vous le jugez trop sommairement, comme a fait d'ailleurs Léon Daudet. On peut avoir mauvais caractère au point d'injurier ceux qui vous font du bien, et n'en être pas moins une sorte de génie littéraire. De ce que notre civilisation contemporaine, ou la vie pestilentielle qui se pare de ce nom, vous fait monter les excréments à la bouche, il ne s'ensuit pas que vous soyez surtout ou par essence un esprit faux. Le Sang du Pauvre, Au seuil de l'Apocalypse, sont des livres qui ~~vous~~ *mettent* ~~en face~~ *en face* de l'éternité: combien d'autres auront cette propriété?

le lecteur malgré lui

Vous avez raison de vouloir faire une place à Mistral parmi les maîtres de la jeunesse. Comme poète épique, il n'a à mon humble avis qu'un égal: l'Homère de l'Odyssée. A la vérité, si je la prenais si légèrement avec la poésie, c'est qu'elle n'est essentielle à la

formation ni de l'esprit ni du coeur, et qu'il est de moins de conséquence qu'on s'y égare en des lectures vaines.

Que l'ami Jetté me pardonne de ne pas lui répondre aujourd'hui: les heures de loisir me sont trop parcimonieusement comptées. Faites-lui seulement de ma part trois observations:

1o Il a raison de dire que la formation du jeune homme doit être d'abord morale, puis professionnelle, puis générale (au sens surtout intellectuel). Mais ~~ma~~ très incomplète esquisse de programme n'exclut pas cette proposition. Je prends seulement pour acquis que la formation morale (extendons, si vous le voulez, religieuse) comme la formation intellectuelle de la plupart de nos jeunes gens a laissé à désirer.

2o Je ne disconviens pas des mérites de Lasserre, de Thibaudet et de Maritain, mais ces écrivains, comme vous le faites observer vous-même, sont de ceux auxquels on viendra tout naturellement par la lecture de l'A.F., que je recommande. D'Aurevilly et Mgr Benson sont au contraire à côté, et il faut se détourner pour les mesurer à leur vraie grandeur.

3o Je ne recommande pas d'Aurevilly comme philosophe, mais parce qu'è une philosophie impeccable il allie une intelligence universelle de la beauté.

4o Lasserre, Thibaudet, Maritain, ne disent rien au coeur. Mgr Benson fait pénétrer le sens religieux par le coeur. Son Maître de la terre montre les conséquences du rationalisme appliqué à la vie publique et privée; et le rationalisme, en définitive, c'est toute l'erreur contemporaine. L'Ermite Raynal, la Vocation de Frank Guyseley, sont des lectures nécessaires au jeune homme en général, au jeune C.-F. en particulier, pour affiner son sens spirituel.

Mais en voilà assez pour l'instant. L'affaire Dupuis me réclame. Lisez, lisez le prospectus: et dans votre propre intérêt, arrangez-vous pour souscrire!

Mes amitiés à Jetté et à Mme J., et à tous le meilleur souvenir de

O.A.

FRANCE-AMÉRIQUE

82, CHAMPS-ÉLYSÉES

PARIS (VIII^e)

TÉL. : ÉLYS. 51-00 - ADR. TÉLÉG. : COMASIE

Paris, le 8 décembre 1922

Cher Ami,

Je viens de prendre connaissance, avec le plus grand intérêt, de votre article dans la presse de Montréal sur "La situation économique" et je vous en remercie bien vivement.

Croyez moi, cher Ami, bien cordialement à vous.

meilleurs souvenirs

Salut Louis

Monsieur OLIVAR ASSELIN,
chez Versailles-Vidricaire-Boulais,
Banquiers,
Immeuble Versailles, Montréal (Canada)

Personnelle et confidentielle

Montréal, 11 décembre 1922.

M. Henri Bourassa,
au Devoir.

Mon cher Bourassa,

Vous le savez, je réclame de l'Imprimerie populaire \$5,000 de dommages-intérêts pour divers libelles publiés sur mon compte par le Nationaliste. Comme le jugement de nos François-Xavier Lemieux ne saurait ajouter à ma gloire et que, heureusement, l'argent de l'Imprimerie populaire ne m'est pas essentiel pour le soutien de ma famille (vos subalternes n'ayant pas réussi dans leur tentative de me faire perdre ma situation), je serais prêt à soumettre cette affaire à un tribunal d'honneur, sans préjudice de nos droits respectifs. Sur réception d'une réponse affirmative, je donnerai instructions à mon avocat de suspendre les procédures.

Vu l'emploi que je suis convaincu que certains de vos subalternes pourraient en faire si l'affaire suivait son cours, je vous adresse cette lettre à titre personnel et confidentiel.

Bien à vous,

OA/FL

Montréal, 12 décembre 1922.

M. Ferdinand Paradis,
Parané (Matane).

Mon cher Paradis,

J'avais promis à mon ami Louis Durand, de Trois-Rivières, de lui prêter ma Vie de Louis XV par Claude Saint-André. Je ne retrouve pas l'ouvrage, et j'ai une vague impression de vous l'avoir prêté lors de votre dernière visite, à la suite de laquelle, soit dit en passant, nous avons fort regretté de ne plus vous voir. Si l'impression est juste, vous me feriez plaisir en me renvoyant le livre dès que vous l'aurez parcouru: je crois que Durand en a besoin pour un travail en cours.

Veillez offrir mes respectueuses amitiés à Madame Paradis et me croire

Votre tout dévoué serviteur et ami,

OA/FL

Montreal, December 13th, 1922.

The typewriter slipped

Editor Gazette,

In my letter on Germany's disarmament, a slip of the typewriter made me say that the officers of the Interallied Military Commission were 'scoffed and bullied at the mob's sweet will'. Kindly allow me to say that I had written, 'scoffed at'. For a supposedly educated French-Canadian, to go on record as writing as bad English as the average English speaking Canadian is particularly galling.

Yours respectfully,

(OLIVIER ASSELIE)



11-236
Montréal, 13 décembre 1922.

M. C.-R. Jetté, ingénieur,
Rue Maisonneuve,
Trois-Rivières

Mon cher Jetté,

Je vous envoie sous pli séparé l'Initiation
financière. Vous voudrez bien l'accepter en souvenir
des charmantes heures que j'ai passées chez vous.
J'y joins mes meilleurs voeux pour vous et pour
Madame Jetté, à l'occasion du nouvel an qui approche.
Cordialement à vous.

OA/CR

Chez Versailles,
90, rue S.-Jacques

Initiation financière envoyée ce jour sous pli séparé

LE DEVOIR

43, RUE SAINT-VINCENT
MONTREAL

Montréal, 13 décembre 1922.

M. Olivier Asselin,

A/s de Versailles-Midricaire-Boulais (ltée),

90, rue Saint-Jacques,

En ville.

Cher Monsieur,

Votre lettre du 11 m'a été remise hier.

Avant mon départ pour l'Europe, l'hiver dernier, j'ai eu vaguement connaissance d'un échange d'aménités entre vous et le Nationaliste. J'ignorais que cela eût donné lieu à un procès. Vous me dites que vous avez intenté une action contre l'Imprimerie Populaire. C'est au conseil d'administration de la Compagnie qu'il appartient de décider ce qu'il doit faire en cette matière. Il m'est donc impossible de répondre à votre proposition, sans la soumettre aux membres du conseil d'administration, ce que je ferai à leur prochaine réunion.

Quant aux intentions que vous prêtez à "certains de mes subalternes", j'ignore totalement de qui et de quoi il s'agit.

Veillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.



19 Essex Ave. ¹¹⁻²³⁸
Montreal, Que.
Dec 14/22

Oliver Asselin Esq.
City.

Dear Mr Asselin.

I make no claim
to be a grammarian -
Thank God - but
what literary instinct
I may have - if any -
seems to tell me that
if your note of Dec
13th to the Gazette,
was correctly inserted,

Changes such as this, merely produce irritation instead of amelioration, and anyway, could not. The E-C's give you a "Roland for your Othello" - pardon the reference - by simply reversing the formula and bringing the F-C's into the dock, as being as equally guilty of ignorance of the French language as are the English of the English.

If I have made a mistake in the above - which God knows I

you have been guilty of the heinous error of omitting in the last line of your letter, the present tense of the verb "to do". Should it not read ---- "as writing as bad English as does the average English speaking Canadian?" In any event, if what you mean is it to condemn in such a wholesale and despectively manner, the humble writing efforts of your English speaking compatriots, for are we not so?

may have - please
make allowances
for me, for, as I
mentioned in the be-
ginning of this screed,
I am no literary
purist.

In all sincerity.

Breckley Shaw

P.S. I may say that I greatly
appreciated your letter re.
Germany's mobilization
and admired its "English"
overlooking the omission of the
"ah" as being a slip of the pen.
P.S.

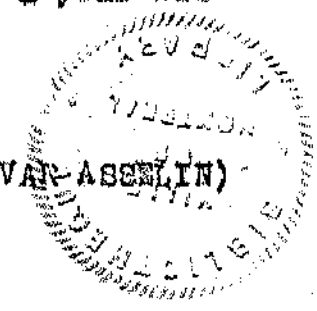
Mr. Asselin makes a prediction

Editor Gazette.

The good-humoured banter in my remark concerning the average English-speaking Canadian's grammar seems to have escaped W. H. I am positive, however, that, before a year has elapsed, he will see the point, and laugh.

December 15.

(OLIVIER ASSELIN)

A circular stamp from the Archives de la Ville de Montréal is located in the bottom right corner of the page. The text around the perimeter of the stamp is partially legible and includes "MONTREAL", "ARCHIVES", and "VILLE DE MONTRÉAL".

Montreal, 16/12/22.

To Mr. Brackley Shaw,
Montreal.

Dear Sir,

On reading Friday's issue of the Gazette, I hastened to write to the Editor:

"The good-humoured banter in my remark concerning the average English-speaking Canadian's grammar seems to have escaped M.H. I venture to say, however, that before one year has elapsed he will see the point, and laugh."

This is telling you in what spirit I was writing in the first place.

Assuming my remark to be a real slight on my English-speaking fellow-citizens, however, what of it? Since their sole purpose in our mutual relations, wherever they are a majority, seems to have been to eradicate or smother up our language as a nuisance, why should we not be allowed to tell them that their policy of forced assimilation is not necessary to teach us English?

As to your opinion of the kind of French spoken by the average French-Canadian, I do not believe it could ever be as bad as mine, especially as regards the so-called educated class. But that has nothing to do with the case. Furthermore, in order to deal with such a question properly, a knowledge of French is required such as is not the lot of half a dozen English speaking Canadians.

Your criticism of my own brand of English is to the point. Of course, I would never dream of posing as a master of your language, which I started to learn at the age of 18, as an operative in the New England factories. I repeat I was joking.

Trusting that I may not have hurt your feelings, I have the honour to be, Sir,

Your obedient servant,

(OLIVAR ASSOLIN)

10
Ottawa, 17 Dec 1911
11-241

Cher Ami:

Je vous renvoie le manuscrit de ces quelques réflexions sur Paul Morin, après y avoir, comme de nouveaux, deux ou trois autres pièces qui m'ont paru indispensables soit pour mieux m'expliquer, soit pour former des semblants de transition. C'est bien loin d'être encore une étude passable, mais enfin ce sera mieux que les seules phrases de ma lettre originale. J'espère que vous voudrez bien vous charger de surveiller les épreuves afin qu'il ne s'y glisse pas d'erreurs trop graves.

Je voudrais vous demander, à ce sujet, si il vous paraît égal de publier ces lignes dans l'Annuaire de Nord plutôt que dans un autre journal. Voici pour quelle raison - Deux jours seulement après vous avoir autorisé à insérer cet extrait (histolique), j'ai reçu, par l'intermédiaire de Germain Beaubien, la requête d'un article sur Paul Morin, de la part de Jules-Edmond Pérots, que j'avais autrefois connu personnellement. J'ai répondu: 1°) que j'étais à peu près muet à ce sujet; 2°) que mon opinion sur Paul Morin serait souverainement courtoise, par un extrait de lettres que vous avez autrefois mentionnées. Je n'ai rien ajouté qui, de près ou de loin, contredise la suggestion, que cet extrait pourrait aller dans l'Annuaire, et vous restez parfaitement libre d'en

faire, l'usage que vous jugerez bon - Seulement, entre nous, si vous étiez en vos termes avec Jules-Benoît Dubout et si aviez pas d'autres présences bien marquées, cela me ferait grand plaisir, si vous donniez ces lignes à ce journal, me permettant ainsi de renouer vos relations avec un excellent ami d'autrefois. Je vous laisse cela entre les mains et, encore une fois, c'est seulement une prière que je vous adresse, sans aucune prétention à vous dicter quoi que ce soit -

Votre opinion sur Wilson est surment très délicate et rien ne manque à l'énergie de votre expression - Si vous n'étiez pas, vous si ~~occupé~~ occupé et moi si fatigué, j'aimerais à m'entreprendre avec vous quelque bonne "engueulade" où des torrents d'arguments rouleraient sur des montagnes d'épithètes, et au-dessus de laquelle la bataille du Chemin des Dames paraîtrait l'air d'une conférence de la paix. Non que sur votre sujet j'aie pour les "idéalistes pratiques" un bien sûr de suite, la matière de trois pages de reportage. Et l'idée "d'insulser" Wilson! Quelle belle occasion pour l'éloquence! "Les initiateurs, les précurseurs, on fait mieux que les exécutants, on les tue: c'est ce qui est arrivé à Jésus-Christ et à Lincoln..." Vous savez bien qu'une prise de ce genre pourrait durer jusqu'au jugement dernier. Et le pire c'est que nous n'en serions pas plus avancés, très probablement. Ça, je vous crois absolument honnête dans bon

considérant, en vérité, croire, que je suis aussi très ferme,
et que dans les mêmes - ce qui nous sépare dans
la question présente c'est la base, le point de départ.
Vous attaquez le problème au point de vue national
et sous l'appui de la "Justice commutative" - Je l'envisage
au point de vue général, humain, et dans l'esprit
d'idées morales excluant la haine, la vengeance, la
livre de chair exigée, tout ce qui dépasse les garanties
du droit saisi et de la sécurité reconquise. Il ne me
paraît pas, par exemple, de voir la France victorieuse
agir envers l'Allemagne exactement comme l'Alle-
magne eût agi à sa place. Je ne suis fait ni l'illu-
sion d'une différence de fond entre Français et
Allemands. J'associais avec la France toutes sortes
d'idées chevaleresques: Fontenoy: "Eux, les premiers",
le désintéressement dans la victoire, le geste généreux
envers l'adversaire abattu. A présent je ne distingue
entre les uns et les autres pas même une nuance.
Je trouve Poincaré aussi roque, aussi intraitable, que
le fut Bismarck et que l'eût été Ledebourff. Cette
fautive "civilisation européenne", sauvée par la guerre,
me paraît devoir être aussi primitive, aussi brutale,
que jamais. La France a perdu pour jamais la gloire
de dire au monde: "Les Allemands n'ont rien de plus
commun que cette chose." Elle ne s'occupe qu'à perpétuer
les causes mêmes de la terrible tragédie d'où elle émerge
et qui, la prochaine fois, pourrait bien l'exploiter tout
à fait. Les Allemands, à la suite d'une guerre qu'elle

avait, après tout, voulu, lui réclamer cinquante milliards,
ce qui lui fit pousser des cris de peur à la face du monde,
région des protêts inextinguibles, nourris dans son cœur
une soif de "revanche" vis-à-vis ~~par~~ cinquante ans - Et elle
exige de l'Allemagne, cent trente milliards et plus, et elle
trouve cela tout naturel, et elle s'imagine que les choses
vont en rester là! Que sert-il de répondre, que les Alle-
mards eurent tous les torts? Vous savez bien, qu'un ennemi
a toujours tort, et mille fois plus s'il est par terre. Quand
dame s'appliqueraient la modération, la mesure, la quié-
tude si elles n'allaient jamais qu'à l'ennemi qui a
raison? Que sert d'invoquer aussi la justice exacte, de
dire que l'Allemagne ayant causé tant de dommages
elle est tenue de les réparer? ^{lors} Il s'agit de savoir si elle
le peut, et si, ne le pouvant, elle doit être accueillie à une
paix certaine qui lui ramènerait avec elle de nouvelles
sécurité pour tous les peuples. C'est ainsi que Poincaré
et tous les théoriciens se montent de ces idéalistes
non-pratiques que vous semblez aimer si peu. Tout
attachés à l'idée mathématique que deux et deux font
quatre, ils en oublient le terrain ferme, les faits et les
possibilités réelles - Ils vont devant eux comme des aveugles
et ne s'aperçoivent pas qu'ils ne sont plus que des
de personnes. Les voilà rendus, eux les grands Kings
de la civilisation, à se faire les champions des Forces!
Si l'esprit de Wilson avait prévalu dans le monde, nous
verrions autre chose, que le terrible désordre, la destruc-
tion croissante, de chaos menaçant dans lesquelles l'Europe
est plongée après quatre ans de paix rendue.

Vous me pardonnez de ne l'être laissé aller, moi aussi,
à quelques effusions. Il faut nous réajuster, je crois,
sur les thèmes politiques, à être de ces très francs,
très sincères amis, qui se ressemblent comme l'eau
et le feu. Mais, comme dit l'Ecclésiaste "le monde est
livré aux disputes, et au vieillesse, au vieillissement, à
vieillesse à ces disputes qu'on a d'influence sur la vie
pratique.

J'ai maintenant trop écrit, et j'ai mal à
la tête - je demeure votre toujours très cordialement
dévoté

Eugène Lévesque

À propos au début de la citation :

Des vers d'inspiration choisie, de facture affinée, de timbres curieux, et multiples ; - une rêverie qui passe du tourment à la paix, de la contemplation, au rire, de l'enthousiasme à un détachement presque cynique, tout cela pour cela il l'écrit sincère ; - une grâce tantôt hellénique, dans ses gestes mesurés et sobres, tantôt gauloise et même gaminie dans de lestes acrobaties ; - une langue extrêmement dextre et souple, qui voudrait épuiser toutes les formes de l'expression, s'adiviser toute la saveur changeante des mots, et qui pourtant, par une discrétion native, reste prudente, presque académique, et n'ose rien qu'à bon escient ; - de la philosophie, de la tristesse, de la sympathie, de l'humour, ce qui finalement injecte la poésie, sous la rime, et lui insuffle une âme vivante. - Je crois bien trouver tout cela dans les Poèmes de Beauclerc et d'Or. Et c'est pour moi une œuvre intéressante, habile ^(comme) écrite par un professeur expert sous la dictée d'un rêveur subtil.

(Après, les "clochettes de Bauville" ou environ :)

Et a même un essai de sonnet archaïque ; de toutes ces beautés ; et, ma foi, ces Los Magique et sensuel est absolument séduisant, et Joachim du Bellay eût voulu l'écrire. Bien plus, il s'efforce à interpréter la poésie de Kiang-Hou, et, au moins du dehors, ces "évènements" me paraissent chinois dans la perfection.

Des vers d'inspiration choisie, de facture affinée, de timbres curieux et multiples; — une rêverie qui passe du tourment à la paix, de la contemplation au rire, de l'enthousiasme à un détachement presque cynique, sans cesser pour cela d'être sincère; — une grâce tantôt hellénique dans ses gestes mesurés et sobres, tantôt gauloise et même gamine dans de lestes acrobaties; — une langue extrêmement dextre et souple, qui voudrait épuiser toutes les formes de l'expression, s'assimiler toute la saveur changeante des mots, et qui pourtant, par une discrétion native, reste prudente, presque académique, et n'ose rien qu'à bon escient; — de la philosophie, de la tristesse, de la sympathie, de l'envie, ce qui finalement injecte la poésie sous la rime et lui insuffle une âme vivante: — je crois bien trouver tout cela dans les Poèmes de Cendres et d'Or. Et c'est pour moi une oeuvre intéressante, habile, comme écrite par un professeur expert sous la dictée d'un rêveur subtil.

L'esprit de Paul Morin, comme celui de René Chopin, est d'ailleurs tellement français qu'on hésite presque à les classer parmi nos poètes du crû, et j'avoue que, si tous leur ressemblaient, cela ne ferait presque douter de l'existence d'une "littérature canadienne". La grande lacune que l'on trouve à ces vers, c'est leur manque d'empreinte personnelle, c'est leur défaut d'unité dans la forme et la couleur. On sent l'auteur qui a trop lu et qui a dispersé sa propre personnalité dans des réminiscences sans nombre. Il y a bien dans ce livre cinq ou six styles complètement différents qui se côtoient d'une pièce à l'autre et qu'on dirait l'effet d'une collaboration plutôt que le jet d'une seule plume. Il y a des pièces purement classiques qui nous ramènent à André Chenier et à Lamartine. D'autres sonnent les clochettes de Bainville et de Théophile Gautier. Il y a des sonnets hyératiques du parnassisme le plus pur; — des tours de force de rythme et de

vocabulaire qui ressuscitent Rostand; — puis diverses variétés de vers libres, depuis celui d'Henri Régnier jusqu'à celui de Paul Fort. Morin a même un essai de sonnet archaïque: De toutes ces beautés, et, ma foi, ce "los" mignard et sensuel est absolument seizième siècle et Joachim de Bellay eût voulu l'écrire. Bien plus, il s'exerce à interpréter la poésie de Kiang-Kang-Hu, et, au moins du dehors, ces "éventails" me paraissent chinois dans la perfection. Chaque pièce garde bien son caractère dans un style ou dans l'autre; mais où est l'unité totale?— l'unité qui vient de la force et de la concentration autour de soi-même — qui ne permet à aucune influence de trop déteindre et d'empiéter, qui crée à l'écrivain un ego défini et incommunicable?— Evidemment Paul Morin est si à l'aide dans tous les styles qu'il néglige presque d'en avoir un à lui, et son oeuvre possède à la fois la maîtrise et la faiblesse de ressembler à une anthologie. Mais qu'importe, après tout, s'il endosse seulement l'habit de ses divers personnages et ne leur sacrifie nullement son oeuvre? Et au fond c'est cela tout à fait, et c'est ce qui sauve l'oeuvre et la garde, malgré tout, originale. Ce qu'il chante, c'est bien sa pensée, sa fantaisie, l'impression du monde sur ses sens, et cela, même lorsqu'il emprunte ses chalumeaux à droite et à gauche. Mais, en cherchant, on trouverait bien telle chanson intime dont la musique comme les paroles sont exclusivement de lui. En somme, ce qu'écrit Paul Morin, n'est-ce pas aussi fini que ce que produisent les mieux regardés des poètes de France en cette période d'après-guerre? C'est bien assez, je pense, pour l'accueillir de bonne grâce et ne pas lui chercher chicane.

11-2792
Tarami, le 18 décembre 1922

Monsieur Olivier Asselin,
Montréal

11-2792
Mon Cher Ami, j'ai eu votre lettre que samedi soir, au
retour d'une absence de quelques jours.

Vous m'avez en effet prêtée votre Louis XV; le temps d'y
prendre quelques notes dont je pourrais avoir occasion de
faire usage, et je vous le renvoie. Vous l'aurez au plus tard
vendredi ou samedi. - Est-ce trop vous le faire attendre?

J'ai vivement regretté et regrette encore de n'avoir pu
vous revoir à Montréal. Pendant les derniers jours que j'ai
passés j'ai eu beaucoup de démarches à faire, ayant eu à
m'entendre avec un médecin, des garde-malade, etc au
sujet de l'âme d'un enfant à mon plus jeune fils, Edgar, malade
depuis trois ans d'une maladie nerveuse d'origine. Le garçon
est à Montréal depuis cinq semaines sous les soins de
Dr Edmond Dubaut du Boulevard St-Joseph. Je ne sais
encore si celui-ci pourra le guérir. Il faut que ce soit moi qui
dans un mois ou deux aille le chercher; je me ferais alors
un plaisir de vous revoir, ainsi que Mme Asselin.

Rappelez-moi au souvenir de celle-ci et croyez moi

Votre bien dévoué

Edmond Paradis
Archives de la Ville de Montréal

LE DEVOIR

43, RUE SAINT-VINCENT
MONTREAL

Montréal, 19 décembre 1922.

M. Olivier Asselin,

A/s de Versailles-Vidricaire-Boulais,

90, rue Saint-Jacques,

En ville.

Cher Monsieur,

Les membres qui composent le comité exécutif du conseil d'administration de l'Imprimerie Populaire, ont pris connaissance des lettres échangées entre vous et M. Bourassa et datées respectivement du 11 et du 13 décembre. Aussi de l'entretien que vous avez eu à ce sujet avec l'un de nos administrateurs, M. J.-N. Dupuis.

Ces messieurs sont tout disposés à soumettre la cause aux personnes que vous avez suggérées à M. Dupuis: M. l'abbé Ferrier, M. Antonio Perrault et M. l'abbé Groulx; pourvu, bien entendu, que les deux parties s'engagent également à accepter comme finale la décision des arbitres.

Bien à vous,

Le Secrétaire du conseil d'administration de
l'Imprimerie Populaire (limitée)

GEORGES PERRAULT



Montréal, 20 décembre 1922.

Au Directeur de l'Imprimerie Populaire,
43, rue S.-Vincent,
Montréal.

Monsieur,

J'ai dit expressément à M. Dupuis que je lui proposais l'arbitrage sans préjudice de nos droits respectifs. Je considère cette réserve tout autant à votre avantage qu'au mien et je ne vois aucune raison de m'en départir. Je crois aussi avoir bien marqué à M. Dupuis que je ne traiterais pas cette affaire, ni verbalement ni autrement, avec M. Georges Pelletier.

J'ajouterai que si ces conditions ne sont pas acceptées, je me verrai dans l'obligation de procéder sans retard.

Bien à vous,

OA/FL

Montréal, 20 décembre 1922.

M. Eugène Scers,
97 Walden,
Cambridge (Mass.).

Cher ami,

Je me ferai un plaisir d'envoyer votre article à l'Avenir du Nord. Je suis sûr que Prévost sera de son côté trop heureux de vous envoyer une épreuve et d'attendre vos corrections. Quant au reste, c'est malheureusement tout ce que j'ai le temps de vous écrire aujourd'hui.

Recevez pour l'année qui vient les voeux de bonheur les plus sincères de

Votre tout dévoué serviteur et ami,

90, rue S.-Jacques.

OA/FL





ST. MAURICE PAPER COMPANY
LIMITED

BOARD OF TRADE BUILDING

MONTREAL

Cap de la Madeleine,
County Champlain, Que.

le 21 décembre 1922.

Monsieur Olivier Asselin,
Montreal,

Cheer Monsieur Asselin,

Vraiment vous me gatez! Veuillez accepter
un amical merci pour vos bons souhaits et pour l'envoi
du bouquin, j'étais à lire l'exemplaire de Durand,
je vais donc continuer dans le mien. Cet ouvrage
s'intéresse vraiment. Quelle richesse d'élegance possède
notre langue pour le maître-ouvrier qui la connaît
bien. J'ai lu sa votre réponse à Durand et je fais mon
profit de vos remarques si vous trouvez quelques
loisirs critiquez-moi sordiment. Cela mettra au
point mes idées sur un sujet de première importance.
Je compte pourvoir, autour du nouvel an,
vous présenter en personne mes souhaits de bonne
année,

Sincèrement

Henri Jetté



Montréal, 22 décembre 1922.

M. Eugène Seers,
Cambridge (Mass.)

Mon cher ami,

Voici, copié en duplicata, votre article. Relisez et corrigez une dernière fois, et je m'empressemerai ensuite de faire votre commission à l'Avenir du Nord.

Je suis heureux du bien que vous pensez de Jules-Édouard Provost. Il a du mérite de faire un journal propre dans un trou comme S.-Jérôme.

Cordialement à vous,

90, rue S.-Jacques.



OA/FL

Fraser Companies Limited.

LUMBER.

BLEACHED SULPHITE PULP.

CABLE ADDRESS: "FRASER"
CODES: A.B.C. 4TH & 5TH EDITION, ZEBRA.
WESTERN UNION.

PLEASE ADDRESS ALL CORRESPONDENCE TO THE COMPANY, NOT TO INDIVIDUALS

Edmundston, N. B., 23 Décembre, 1922.

Monsieur Olivier Asselin,
Montreal, P. Q.

Cher Monsieur:-

J'ai lu attentivement votre article intitulé "Les Chemins de Fer de l'Etat," publié dans votre journal, "La Rente," le 1er courant, et abstraction faite de mon humble personne, je crois votre article juste au point; vous avez touché du doigt, et indiqué clairement, un des maux dont souffre la race Canadienne Française, auquel, personne jusqu'ici, n'avait cru devoir y attacher d'importance, excepté ceux qui naturellement, ont été ou sont directement intéressés, et en ont subi les contre-temps.


Lorsque j'en aurai l'occasion, je me ferai un plaisir de vous mettre au fait de mon expérience personnelle, et des résultats pour la Compagnie du Chemin de Fer Témiscousta. Je crois que si les propriétaires savaient toute l'histoire, ils ouvriraient les yeux.

Mille remerciements pour vos bonnes paroles à mon égard, quoique je ne crois pas les mériter au même degré que les autres, car après tout, je ne suis rien autre chose qu'un "Lumber Jack" à présent...mais tout de même, mon expérience des chemins de fer, m'est d'une grande valeur dans la sphère où je suis.

Madame Bélanger se joint à moi pour vous souhaiter, ainsi qu'à Madame Asselin, un joyeux Noël et une bonne et heureuse année.

Votre tout dévoué,

FAB/LAC.



ROUSSEAU, CHOUINARD & LAFLAMME
AVOCATS

Montmagny, P. Q. le 23 décembre, 1922.

Monsieur Olivar Asselin,

Montréal.

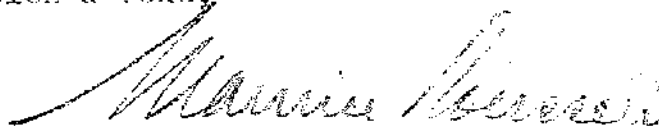
Cher monsieur Asselin,

Vous ne permettrez sans doute de venir vous importuner pour vous demander des renseignements au sujet du Crédit Métropolitain, société dans laquelle j'ai versé \$1000.00 d'actions. Cette compagnie est-elle encore de ce monde, et y a-t-il des espérances que les actions privilégiées seront un jour remboursées, au moins en capital.

Je vous prie d'agréer à l'avance mes sincères remerciements.

Avec mes meilleurs souhaits, à l'occasion de Noël et de la Nouvelle Année.

Bien à vous,



MR/MC

11-270
Montréal, le 14 décembre 1922

Mon cher Louis,

Je dois commencer par vous dire tout le chagrin que j'éprouve - que nous éprouvons - à la suite des catastrophes récentes qui frappent le Canada français et en premier lieu l'écrasement de la vieille basilique de Québec avec tous ses souvenirs et ses richesses. Quels criminels commettent ces attentats et comment se mettre à l'abri de nouvelles tentatives?

Je vois par une article de mon collègue Guillet et dans France Canadienne que l'on va reprendre la politique d'émigration.

Américain,
L'Évangélique

à outrance. Ne ce sans doute (7) raisons de dire que comme tout
fait calculé dans la politique économique en vue d'une rapidité
extérieure la suspension prolongée de l'immigration peut avoir
un débouché. Mais il y a autre chose à faire qui à se baser le
nouveau dans cette politique stupide. Ne peut pas être. C'est
que j'ai vu un individu l'occurrence de lui écrire. Mais une
lettre de nous aurait un autre effet. Ne serait pas que P. Am.
donnerait la main à la coalition des spéculateurs et des promoteurs.
Faut-il voir c'est une lassitude surtout qu'il faudrait sous doute
organiser la résistance à cette politique. N'y a-t-il aucun
moyen? Par la coalition 5^e intellectuels à réaliser? D'instaurer
contre le quinquen, à élire? Le danger qui résulte, c'est
un-avant. Je serais heureux d'avoir votre pensée sur ce
point. Ce qui me paraît être, c'est qu'il faut agir.

17-357
Montréal, 26 décembre 1922.

A Valdombre,
au Matin.

Mon cher Maître,

N'avez-vous reçu le verbe d'un prophète en partage que pour terroriser les pous de lettres? Le Bon Dieu, qui vous fit ce don, incomparable, attend de vous que vous venissiez copieusement sur les soi-disant maîtres de chapelle qui ont élu ses temples pour y faire exécuter par des chœurs d'inconscients ce qu'ils appellent leurs Messes. Faire une Messe, écrire une Messe: mille ans de foi brûlante n'ont pas vu douze ouvriers capables de cette oeuvre redoutable, correspondant, dans l'ordre musical, à l'érection de Notre-Dame-de-Paris dans l'ordre architectural. Chez nous, n'importe quel vendeur de caleçons pour dames qui apprit la musique religieuse sous un pédicure veut avoir sa Messe, nous faire entendre sa Messe. Je consentirais, pour ma part, à endurer ce supplice pour l'amour de Dieu. Mais Lui, il veut être vengé. Allez voir par vous-même quelles saletés on chante de ce temps-ci dans nos églises, et si, comme je le crois, vous aimez le Christ plus que vous-même, vous couvrirez d'ordures vengeresses nos faiseurs de Messes.

Bien à vous,

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE
DE LA
PROVINCE DE QUÉBEC

SERVICE DE L'AVICULTURE

Québec,

La Trappe, le 26 décembre 1922

Cher M. Gosselin, Je serai à Québec
jeudi. Si vous avez des ordres quel-
qu'un voudrait à envoyer vous pour-
riez m'adresser cela à

Villa Belvidère
Joliette

Je crois beaucoup n'arriver pas
le temps de vous aller voir en passant
jeudi -

Heureuse année

J. Médiguon

Montréal, 27 décembre 1922.

M. Maurice Rousseau, avocat,
Montmagny.

Cher Monsieur Rousseau,

Pour la première fois depuis plusieurs années, je suis en état de vous annoncer d'assez bonnes nouvelles touchant le Crédit métropolitain.

Nous avons perdu dans une propriété de la rue Craig (au pied de la Place d'Armes) plus de \$200,000 en argent, capital et intérêts. Cette propriété devait, dans le cours normal des choses, être expropriée en partie pour une voie de tramway, ce qui l'aurait placée à l'angle des rues S.-Urbain et Craig, vis-à-vis le Power Building, et lui aurait ainsi donné une plus-value énorme. L'expropriation n'ayant pas eu lieu, ~~elle nous~~ nous resta sur les bras, avec le résultat que je viens de dire.

Il nous restait quelques 250 lots dans le Plateau Bon-Air et 500 à côté dans la terre de Montjoie. Malheureusement, les ventes avaient complètement cessé et le peu d'argent que nous recevions passait en frais d'administration, en taxes et en intérêts. De plus, la Succession Beaudry, à qui nous devons encore une cinquantaine de mille dollars sur Montjoie, refusait de libérer les terrains que nos clients avaient acquittés.

La Succession Beaudry est aujourd'hui l'affaire surtout de M. Pierre-Evariste Leblanc, qui a mis toute sa confiance dans votre confrère Pierre Lédia. Celui-ci étant un de nos bons amis, j'ai pu effectuer avec la Succession un règlement relativement satisfaisant.

Pour donner effet à ce règlement, il fallait déboursier immédiatement \$18,000 à \$20,000. Grâce à des accointances que Victor Morin possédait à la Société Nationale de Fiducie, nous avons obtenu cette somme. Voici, dans ses grandes lignes, l'arrangement intervenu cette semaine même entre nous, la Société Nationale de Fiducie et la Succession Beaudry:

Le outre une somme de \$3,500 que nous lui devons

déjà, la Société de Fiducie avance \$17,000 au Crédit Métropolitain, à 7 % d'intérêt, sur billet à demande, endossé par Victor Morin, Eugène Godin, Arthur Nighault et moi-même, et garanti par le transport des lots du Plateau Bon-Air (gravés antérieurement à une dette de \$7,000 seulement).

2^o La Société Nationale de Fiducie assume l'administration du C.M., moyennant un honoraire fixe de \$50 par mois et une commission de 5 % sur les recouvrements;

3^o Le C.M. paie immédiatement à la Succession Beaudry tous ses arriérés d'intérêts, moyennant quoi sa dette de capital est prorogée de cinq années;

4^o Nous acquittons immédiatement deux années de taxes municipales, de manière à n'être pas inquiétés de ce côté pendant deux années encore;

5^o La dette sur chaque lot de Montjoie est limitée à \$100.

Voici maintenant pourquoi et comment nous croyons pouvoir tirer parti de ces règlements;

Les ventes de terrains qui avaient complètement cessé depuis les environs de 1914, ont repris l'année dernière dans la banlieue montréalaise. Notre agent, P.-Y. Gauthier, en a fait en quelques mois pour \$30,000 à des ouvriers qui désiraient se bâtir.

La construction, complètement arrêtée par la guerre, a également repris de ce côté: il s'est bâti l'année dernière, dans le bas du Plateau Bon-Air, plus de 25 maisons. Gauthier est d'avis que, maintenant que les empêchements à la délivrance des titres ont disparu, nous allons pouvoir vendre très activement dans Montjoie, où les lots sont en général d'accès plus facile. D'autant plus que nous venons de conclure un arrangement avec l'Archevêché de Montréal pour la construction d'édifices religieux dans le bas de la terre, et que le tramway atteint maintenant nos propriétés. A supposer que nous vendions, d'ici un an, encore une centaine de terrains au prix moyen de \$400, nous aurons alors, sur les seuls lots vendus depuis 1921, une créance totale de \$60,000 à \$70,000, portant intérêt au

taux de 6 % et couvrant en capital et intérêt la presque totalité de nos dettes à nous. Or, à part ces créances, nous en avons contre les anciens acheteurs pour plus de \$30,000, dont nous devrions pouvoir recouvrer une bonne moitié, maintenant que les débiteurs ne peuvent plus alléguer le défaut des titres.

Tous comptes faits, nous avons encore, en chiffres ronds, 200 terrains dans Bon-Air et 600 dans Montjoie. Ces 800 terrains valent dès maintenant au moins \$300 en moyenne, et il n'y a pas de doute que le mouvement de construction qui vient de commencer en augmentera considérablement la valeur. A condition de patienter, de ne vendre qu'à bon escient, nous en retirerons certainement beaucoup plus que notre mise de fonds. Pour ma part, j'avais depuis longtemps fait le sacrifice de ma mise (une vingtaine de mille dollars en argent). L'endossement que je viens de donner montre quelle confiance absolue j'ai maintenant dans un retour des choses. L'opération de la rue Craig fut certainement désastreuse, mais si elle avait réussi, c'eût été vraiment trop beau.

J'espère que ces renseignements vous apporteront quelque satisfaction, et que vous ne douterez pas du dévouement avec lequel je demeure, dans cette affaire du Crédit Métropolitain.

Votre très humble serviteur,

GA/CR



11. 254

Montreal, December 29th, 1922.

Mr. Brackley Shaw,
19, Nasser Ave.
Montreal.

Dear Sir,

Through an oversight, the enclosed letter was not sent when written. Please accept my apologies for the delay, and believe me

Yours truly,

OA/OR



ROUSSEAU, CHOUINARD & LAFLAMME

AVOCATS

*Pers
1/10*

Montmagny, P. Q. le 29 décembre, 1922.

Monsieur Olivier Asselin,

Montréal.

Cher monsieur Asselin,

Je m'empresse d'accuser réception de votre lettre du 27 du courant, et je vous en remercie infiniment. Elle contient des renseignements qui m'intéressent beaucoup et surtout qui sont très encourageants.

Veuillez agréer, à l'occasion du nouvel an, mes meilleurs souhaits de bonheur et de prospérité.

Votre bien dévoué,

Maurice Rousseau

MR/AC



Paris le 30 Décembre 1932 11-256

FRANCE-AMÉRIQUE

82, CHAMPS-ÉLYSÉES

PARIS (VIII^e)

TÉL : ÉLYS. 51-00 - ADRE. TÉLÉG. : COMASIE

Cher Ami ,

Permettez-moi de me rappeler à votre souvenir, et de vous remercier du très aimable accueil que vous m'avez fait à Montréal. Je me rappelle avec plaisir la soirée que nous avons passée ensemble, et j'aurais voulu vous exprimer plus tôt ma gratitude, mais dès mon retour à Paris, j'ai été pris d'une mauvaise grippe qui vient seulement de me quitter .

Je ne veux pas tarder davantage à vous dire le plaisir que j'ai eu de vous rencontrer, et le désir que j'ai de vous revoir prochainement .

Croyez-moi Cher Ami; votre cordialement dévoué

Gabriel Louis Jaray

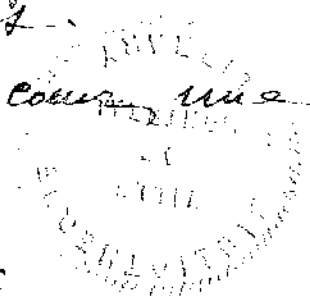
Monsieur OLIVAR ASSELIN
Marie Anne Est 345
MONTREAL (CANADA)

M
 Cher Onzi :

Tous êtes ultra-gentil de vous être donné tant de peine pour ce sapin-cage. Et, après toutes mes additions, je me suis aperçue que cette machine était devenue trop développée pour un opérah de lettre, et était encore beaucoup trop étriquée pour un article. Alors, à la suite de mon esprit et la courbature de mon dos, j'ai encore écrit quatre pages à place, à la suite du premier, "Paragraphe du manuscrit dactylographie". Mais cette fois-ci c'est tout; je ne veux plus revoir cette production hybride, et même si Jules-Edouard voulait se charger d'en ~~se~~ lire les épreuves, je n'en serais que plus content. L'article se ressentira toujours d'avoir été conçu d'une façon aussi monstrueuse; - mais enfin à présent il contient assez d'ama lyse pour démontrer au moins que j'ai lu les "Poèmes" et que je n'en débavale pas à tout hasard. Merci, encore une fois, de vouloir bien transmettre ceci au Directeur de l'Avenir; c'est bien à vous qu'il devra, chaque ligne de cette critique que vous avez provoquée, suggérée, et tirée par morceaux du fond de mes entrailles.

Je vous souhaite de fond de cœur une
 -heureuse année 1923.

Louis Dantin



Montréal 31 décembre 1922

Monsieur Olivier Asselin,
en ville

Mon cher ami,

Vous possédez à un haut degré
le don de l'écriture. D'un mot,
écrit sur une carte de visite, vous
évoquez tout un monde de sou-
venirs.

Comme vous et en même temps que
vous, j'ai eu "des heures difficiles".

Ce n'est pas sans émotion que
je me rappelle la main loyale et
cordialement ouverte que vous
m'avez alors tendue. Les souvenirs
nombreux que vous m'avez ren-
dus, il ne s'est permis de

les

les oublier, mais il est doré
de ne en souvenir. Je vous en
conserve une grande idée en vous aimant.

L'adoration de votre talent littéraire
vraie a été la première forme de mon
amitié. Puis, je vous ai connu, et
j'ai vivement apprécié vos qualités
de cœur.

Monsieur, le juge très net, et moi,
nous parlons souvent, très souvent
de vous. Nous disputons longues
heures de ce qui est le plus
à désirer en vous - de votre loyauté,
de votre courage dans la lutte et dans
l'amitié, de votre esprit et de
votre cœur.

Je me suis vu de souvent en
vous et il se fait que, étant si
près l'un de l'autre, nous ne nous
croisons presque jamais!

La jeune et elle une thébaïde,
ou une abbaye de Philéas, si cap
l'aurait en vous ne puis la

quitter

quitter un seul jour? Venez passer une soirée avec nous (Petit-Sauoy),
nous nous ferons un honneur de nous y prendre en plaisir ex-
trême. Parrez-vous; notre ami commun part pour un voyage
au long cours le 10 janvier. Sa santé est un peu chancelante;
mais le raffermissez par votre verre cordiac. Nous avons fort
goûté votre dernier article sur la situation européenne. Dieu-
dieu! vous ne laissez pas retomber votre bonne plume de
Solide! Nos amis qui sont de quelle admirable institution
de boutique la France est victime depuis le traité de Ver-
sailles nous en sont morts assés. J'aime le son de clai-
ron.

Veuillez au plus, mon cher ami, pour nous et votre
famille mes meilleurs souhaits de prospérité.

Cordialement à vous,

Ami de Gaspard.



1616 b Ave Chateaubriand,
Montréal, 31 Décembre, 1922.

Monsieur Olivar Asselin ,
Publiciste ,
Montréal.

Si vous avez voulu vous moquer de moi dans cette première lettre très inespérée, en m'appelant "cher maître", vous vous êtes trompé beaucoup, cher monsieur ; il ne me reste plus qu'à vous saluer. Si vous avez voulu caresser l'ironie, comme c'est votre supportable habitude, je vous admire. Dans les deux cas, c'est un cruel coup de botte, et je me vois à genoux devant vous, louangeant, avec des cris de joie et des gestes de fiangé le polémiste de 1908-9-10-11-12-13, le buccinateur, presque diabolique des nationalistes combats, époque, dont je suis le seul peut-être aujourd'hui avec deux ou trois autres insoumis à en rappeler avec joie, les sauts, faits, gestes et histoire(s).
(Comme Péguy).

Souffrez, Redoutable que vous êtes, que je vous dise combien votre lettre m'honore, espérant que vous n'enluminez aucune sorte de correspondance avec nos poux de lettres ou ces vendeurs du Temple, pardon, ces vendeurs de caleçons pour dames. Décidément, mon année aura été fertile et je réfléchis que je ne peux l'engranger d'une meilleure façon qu'en répondant à votre agréable mandement.

J'ai reçu une lettre d'Asselin. Ça, je le dirai à tout le monde. Il faut qu'on le sache. Je m'y attendais si peu. Mais j'attendais autre chose de vous. Voyons, CHER MAÎTRE!!!!!!!!!!!!

Vous voulez que j'écrive, moi itou ma messe contre les faiseurs de messe EN musique. Ce "EN" a une signification extraordinaire qui stigmatise le goût dégoûtant qui dévore depuis des cent. années nos passagers canadiens. Que je, vous ou on leur laisse cette douce illusion, à savoir: deux points: qu'ils ont le talent de composer une messe. Depuis trois ans, vous le savez, je m'épuise à louer tous les talents de mes compatriotes. Ça ne demandez pas d'être le perpétuel supplicié.

La musique m'enchanté ou m'exaspère. Dans les deux cas, je me trouve impuissant à critiquer. J'abandonne donc, sans regret cet art lymphatique aux "chers maîtres" Pelletier, Lebonnal, Léopoldi Morin et l'énorme Gustave Conte, notre premier musicien canadien.

Si vous voulez toute ma pensée, et, avec ma bonté très ordinaire, je vais vous écrire que je ne comprends et n'aime que deux musiques: celle de Beethoven, dont votre Bloy disait que " Dieu l'avait voulu pour grelotter dans la pénombre d'une douleur sublime qui sera sentie de tous les coeurs vivants jusqu'à la fin du monde" ; et l'autre musique si bêtement triste, si ridicule et si douloureuse que le petit Jos Bigras de S. Adèle, crucifié sur un vieil accordéon, arrachant du cruel soufflet

des plaintes canadiennes qui sont capables d'ensanglanter le plus beau décor des grands soirs de juin quand la terre va bien tôt s'endormir au milieu de ses muettes richesses.

Ne me parlez point alors des messes en musique, telles qu'elles sont présentées par des poètes quelconques, pourris de gammes et d'accords. D'accord avec vous sur notre génie musical. Croyez, monsieur Asselin (vous qui ne fûtes jamais un cher maître) que j'adore le Christ, mais que je n'ai certainement

pas la force d'entendre les messes en musique. Je craindrais une attaque d'apoplexie dont vous seriez un peu la cause. Vous avez déjà tué un bon nombre de compatriotes; je vous supplie de commuer ma peine. Laissez-moi les poux de lettres, et que les critiques musicaux gardent pour eux les vendeurs de cahçons: ils en auront pour leur argent et leur plaisir, leur science et leur docilité de pion ineffeuillable. Vous savez que je m'applique depuis quelques mois, avec une endurance très digne d'un laboureur laurentien à décrotter notre écurie littéraire. Ne m'en faites pas un reproche. Plutôt, comprenez que c'est là, pour moi, un beau devoir à remplir; songez aussi que c'est là une joie presque perpétuelle. Au fond, affaire impressionniste. Je regrette infiniment, monsieur, d'avoir à vous écrire ces choses au moyen d'une bruyante machine ... à écrire, mais je réponds à votre lettre que je trouve claviquemusicomerciale. Quel siècle, mon Dieu! Quelle musique! Quand donc me tendrez-vous une main plus encourageante dans une lettre, écrite de votre main? Ce sera peut-être l'heure de nous rencontrer et de rappeler, en l'expliquant, la première étape si pauvre, et si humble et si invisible de ma vie littéraire que des cochons de lettres ont tout fait pour rendre insupportable. Agréez, monsieur,

Maldoube

P. S. quelques-uns attendent avec impatience votre article sur ou à propos, ou au sujet de l'Appel de la Race, le roman le plus pourri qu'on ait encore dégoûlé sur la jeune terre canadienne. C'est beaucoup plus sérieux que les messes en musique puisqu'il s'agit d'une messe en littérature. Agissez bon Yeu. Je n'admire plus votre silence.

U.